

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE. }

DECEMBRE 1895

ADMINISTRATION :
{ 23 RUE ST. NICOLAS.

SOMMAIRE

CHRONIQUE : LES FEMMES ET LA PAIX, <i>Mme Dandurand.</i>	NOTES D'UN MONDAIN, <i>Muscadin.</i>
OPPORTUNISME MASCULIN, . . . <i>Marie Vieuxtemps.</i>	LETTRES À SAINT NICOLAS, . . <i>Irène, Gustave, Gaby.</i>
LE BONHEUR OU LE MALHEUR D'ÊTRE BEAU, <i>Nos Correspondants.</i>	MUSIQUE, <i>G. Verdi.</i>
LA CORRESPONDANCE, <i>Baronne Staffe.</i>	DEUX LETTRES DE MME. DE SÉVIGNÉ.
L'HYDROTHERAPIE, <i>Météore.</i>	ICI ET LÀ,
MODES,	CE QUE PENSENT LES FLEURS, (<i>Saynète</i>), <i>Mme Dandurand.</i>

Chronique

LES FEMMES ET LA PAIX

Le COIN DU FEU croit être l'écho du sentiment de ses lectrices, des canadiennes en général, en se joignant d'intention, en envoyant ses vœux aux femmes de cœur qui en Europe ont formé une ligue internationale de la Paix.

Ce cri de pitié général, cette levée des mains suppliantes, cette armée pacifique spontanément formée dans les diverses nations de la Terre, viennent à propos pour inaugurer l'ère d'émancipation morale de la femme.

Les droits qu'elle revendique les voilà ! qu'on laisse le champ libre à l'ardente charité de son cœur, qu'on lui laisse élever la voix pour parler à ses fils, endurcis dans la poursuite de leurs renoncements, le langage de l'humanité. Qu'on la laisse parvenir jusqu'au guerrier farouche, et se suspendre en larmes à son bras armé. Qu'elle crie au soldat emporté, comme Véturie à Coriolan : " Quoi, tu as pu ravager cette terre qui t'a donné le jour et qui t'a nourri ! A l'aspect de Rome tu ne t'es

pas dit : Derrière ces ramparts sont ma maison, mes pénates, ma mère, ma femme et mes enfants ! Si je n'avais jamais été mère, Rome ne se verrait donc pas assiégée ; si je n'avais point de fils, je serais morte libre dans ma patrie libre ! "

Qu'on lui permette enfin de sauver Rome, la patrie, par des moyens de conciliation et sans des massacres fratricides.

Elle se croira, après cette victoire sur les instincts bestiaux de l'homme, assez récompensée sans qu'on élève, comme on le vit faire dans l'antique république, un temple à la Fortune des femmes.

La mère, la sœur, la fiancée qui arrache son trésor au sort fatal des combats se contentera de ce fruit de son dévouement, pourvu que ses protégés, comme autrefois les Romains, ne lui envient point l'honneur de leur délivrance. (" On n'avait pas besoin alors de rabaisser le mérite des autres," remarque Tite Live.)

Que la honte de devoir le salut à des femmes ne rende pas plus sourds à leurs supplications les civilisés de ce siècle "de lumières."

C'est à la raison plus qu'à la faiblesse de son tendre cœur que la femme obéit en entreprenant de désarmer l'Europe.

"La planète est trop étroite pour qu'en un coin quelconque les humains s'entregorgent." C'est la formule du manifeste de cette Sainte Alliance.

Sa bravoure, sa résignation, son civisme, le sexe auquel appartient les mères et les sœurs de charité en a donné de constantes preuves.

La mère des Gracques, armant ses fils pour la défense du sol natal, les animant au combat, les immolant sans défaillance sur l'autel de la patrie, a eu ses émules et ses pareilles jusqu'à nos jours. Les ports de France, où s'embarquent sans cesse depuis quelques années les soldats de la République allant conquérir à la foi chrétienne et à la civilisation les peuples barbares, voient par centaines de ces femmes vaillantes.

Leur dernier mot à l'enfant qui s'en va vers un climat meurtrier, au-devant d'un terrible ennemi, est un encouragement, un cri patriotique. Malgré les larmes qui l'aveuglent, les sanglots qui l'étouffent, tandis que le navire emporte une partie d'elle-même, son cœur tressaille encore d'un viril enthousiasme aux fiers accents de l'hymne national.

Ce n'est donc pas par lâcheté que les femmes demandent aux peuples de désarmer, de régler leurs différends internationaux comme ils règlent leurs querelles intestines, par un arbitrage. Leur initiative ne fait que devancer l'effet naturel de la civilisation progressive, que demander la réalisation immédiate d'un bienfait qui est le corollaire de la marche actuelle des idées.

"Ce mouvement actif de la pitié, dit le confrère français qui nous instruit de la formation de la

Ligue, s'est de plus en plus affirmé chez la femme, qui, maintenant, de plus en plus cérébrale et consciente, s'attache avec une ferveur toute fraîche aux œuvres de bonté. Elle a la première porté sur les races humaines maintenues en esclavage une main magique qui a brisé tous les fers. Mme Beecher Stowe écrivit ce livre admirable : *la Case de l'Oncle Tom*, qui fit plus pour la libération des noirs que tous les Congrès esclavagistes et tous les efforts des juriconsultes. C'est une femme encore, Mme de Suttner, une Autrichienne, qui par son livre : *A bas les armes !* a formulé nettement contre la guerre l'immense révolte de celles qui s'étaient résignées jusqu'ici à leur désespoir."

Des hommes éminents, des sages se sont joints à l'alliance cosmopolite des amis de la Paix, entre autres MM. Jules Simon, Trarieux Passy, le baron de Courcel, Siegfried, Yves Guyot, Bérengeur, etc.

Les écrivains, les journalistes s'occupent et se préoccupent de la grave question ainsi soulevée par nos congénères européennes. Mais dans l'hommage qu'ils rendent à l'intelligente bonté de leurs compatriotes, ces penseurs n'oublient pas de mettre la note...masculine.

"En tous cas, si ces dames envoient des déléguées aux gouvernements," conclut l'un d'eux, "qu'elles n'oublient pas les plus jolies d'entre elles."

Ce sera une concession faite à la faiblesse du sexe fort. Il n'y a décidément que le genre sérieux pour tenir à cet enfantillage de voir la Vérité drapée avec Art, l'Utile doublé de l'Agreable, et la Grâce unie à la Force. Ces exigeants seraient bien malheureux si l'autre genre avait le même caprice.

Mme Dandurand.

Opportunisme Masculin.

Vous les avez entendus ces messieurs répéter avec une émotion légitime :—"Au nom de l'honneur du foyer ! du prestige de la mère de famille ! de l'avenir de nos enfants ! pas de femmes dans l'arène politique !"

Et ils avaient raison.

"Que la plus belle, que la plus faible moitié du genre humain s'en tienne au rôle noble et pacifique que la Providence lui a assigné ! Qu'elle se tienne à l'écart de nos luttes. Que celle qui a droit à tous nos respects ne vienne pas dans la lice, nous jeter le gant, ni s'interposer dans nos

querelles, ni provoquer la brutalité des foules, etc., etc."

C'était le langage de la sagesse, et nous étions d'esprit et de cœur avec ces amis respectueux, ces protecteurs de la dignité féminine.

Quand des ambitieuses osèrent réclamer le droit de suffrage, les parlements canadiens, d'un mouvement chevaleresque, repoussèrent leur requête :

— Y pensez-vous, belles dames ! répondirent-ils galamment. Nous vous aimons trop pour vous octroyer ce détestable privilège. Nous avons le culte de vos charmantes personnes. A Dieu ne plaise que par notre faute vos jolis pieds se meurtrissent dans nos chemins raboteux, vos tuniques blanches traînent dans l'ornière, et vos douces voix s'éraillent dans le chœur des vociférations populaires... Ta ! Ta ! Ta ! mes mignonnes ! N'en parlons plus !"

Et avec le plus aimable sourire ils fermèrent doucement la porte de leurs assemblées à ces enfants audacieuses.

C'était paternel ! Nous en fûmes touchées.

Pourquoi faut-il maintenant que tant de dévouement se soit rendu suspect d'intérêt ?

Comment a-t-il pu arriver que cette belle rigidité de principes ait fléchi tout-à-coup devant l'espérance que l'influence féminine pourrait servir à affermir le pouvoir masculin ?

D'où vient que ce que l'on appelait un facteur dangereux semble tout-à-coup un outil commode ?

Pourquoi enfin d'un geste suppliant invite-t-on ces dames, repoussées tout-à-l'heure, à lever le bouclier ... au bénéfice de ces messieurs ?

" Si les femmes voulaient nous aider ! " s'écrient à la veille du scrutin les candidats inquiets. Et c'est le succès de la *Primrose League* (dont je vous parlais le mois dernier) dans les récentes élections en Angleterre qui leur arrache ce soupir.

Et alors, gentiment, du même sourire engageant dont on l'excluait, on rappelle l'ostracisée. Lui montrant la *plateforme*, on s'efface gracieusement pour la laisser passer :

— Donnez-vous donc la peine !

— Vous voulez bien maintenant ?

— Oui, nous avons réfléchi.

— Ah, c'est heureux !

— Pourvu qu'on sache garder une juste mesure !... Quand vous arrivez avec des prétentions exorbitantes et que vous vous posez en rivales, franchement, il n'est pas possible de vous encourager dans une voie où la fragilité de votre tempérament et la dignité de votre caractère ont tout à craindre.

Mais du moment que, sans vous départir de la modestie qui convient à votre sexe, vous vous bornez à ce rôle d'auxiliaires, en somme bien féminin ; du moment que, sans réclamer pour vous un pouvoir accablant, vous consentez à employer votre précieuse influence pour vos petits maris, vos bons papas ou vos amis dévoués, à la bonne heure !

Alors nous sommes tout prêts à stimuler votre zèle.

— Mais nos pauvres enfants, messieurs ! mais la sainte dignité de la famille ! mais nos blanches tuniques ! et nos pieds mignons ! et le ravaudage de vos chaussettes auquel les plus malins d'entre vous nous renvoient quelquefois ! vous oubliez donc tout cela ? Vous condescendez à nous laisser participer à vos rudes travaux, et le souci de nos intérêts ne vous frappe qu'au moment précis où nous pourrions en recueillir avec vous le juste prix ?... Bien obligées !

Nous demandons la permission de décliner la généreuse invitation.

" La place de la femme, disiez-vous, est au foyer." C'est vrai, et nous n'abdiquons le sceptre que nous y tenons ni pour vous disputer un autre pouvoir ni pour vous servir d'agents électoraux.

Marie Vieuxtemps.

Le Bonheur ou le Malheur d'être Beau ou Belle

Opinions diverses.

Beauté ! secret d'en haut, rayon, divin emblème
 Qui sait d'où tu descends ? qui sait pourquoi l'on t'aime ?
 Pourquoi l'œil te poursuit, pourquoi le cœur aimant
 Se précipite à toi comme un fer à l'aimant.

Lamartine.

TERRIBLE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

Pourquoi un homme aime-t-il une femme,—j'entends telle femme à l'exclusion de toutes les autres ? Pourquoi la petite ligne de telle bouche féminine —pour parler comme l'auteur de la *Vie Intérieure* —a-t-elle la puissance de détraquer tel cerveau d'homme, de lui être toujours présente et inoubliable, en sorte que le malheureux, hanté par cette image, sera capable de tuer pour posséder la femme dont la lèvre affecte cette petite ligne ; et s'il ne peut la posséder, sera capable de mourir ?

Jules Lemaitre.

Est-ce un bonheur, est-ce un malheur d'être belle, d'être beau ?

Vous voulez, chère madame, que je vous dise là-dessus ma pensée.

Je vous avoue que la beauté me semble un grand don. La vraie beauté n'est pas moins rare que le génie, et elle n'a qu'à se montrer pour venir à bout de bien des choses.

Malgré cela, je me demande si un homme tourné à peu près comme l'Apollon du Belvédère ne serait pas fort à plaindre.

Je craindrais beaucoup pour son repos, et voici pourquoi :

N'est-il pas vrai, la perfection n'est point de ce monde ? Nul ne possède à un haut degré tous les dons. Chacun le sait. Il me semble donc qu'à un homme si beau, la pensée pourrait venir qu'il a peut être des défauts dans l'esprit, que ses lumières sont bornées...ses jugements contestables...Ne plus se croire un aigle, c'en est assez pour empoisonner les jours d'un homme.

Une femme, pour être heureuse, n'a pas besoin de se croire une merveille. Il lui suffit d'être noblement et toujours aimée. Mais l'amour élevé — le seul qui rende heureuse — dépend-il surtout

de la beauté ? Je ne le crois pas. Il me semble que l'amour immortel, véritable a ailleurs sa source divine, mystérieuse.

Chose remarquable, ces passions qui ont troublé la terre entière, dont on respire encore la flamme à travers les siècles, n'ont pas toujours été inspirées par de très belles femmes.

Victor Hugo a dit de Cléopâtre :

“ Elle fut l'éblouissement de l'Asie ;
 La terre s'éclairait de son divin sourire.”

C'est qu'il voulait ajouter à l'effet du terrible : “ *Bouchez-vous le nez,*” devant son cercueil.

D'après les historiens, Cléopâtre n'était pas très belle. Et pourtant, ce pauvre Antoine :

“ Entre elle et l'univers qui s'offraient à la fois,
 Il hésita, lâchant le monde dans son choix.”

Laure Conan.

RÉPONSE A LA QUESTION :—*Est-ce un malheur ou un bonheur d'être belle ou beau.*

Dussé-je, Madame, y laisser ma peau,
 Je vais vous donner ma pensée entière,
 Car je me crois juge en cette matière,
 Bien que je ne sois ni *belle* ni *beau*.

Mais je suis poète, et la poésie,
 Ne vous en déplaît, est à la beauté
 Ce qu'est l'auréole à la sainteté
 Ou la coupe d'or au flot d'embrosie.

L'une est l'instrument immobile et vain,
 L'autre est l'archet, agile et sonore,
 Qui passe, et qui vibre, et qui fait éclore
 De la corde inerte un accent divin.

Elle s'étiole et penche la tête
 La fleur que jamais le soleil d'été
 N'a baisée au front. Telle est la beauté
 Que n'a consacrée un chant de poète.

C'est pourquoi je veux, moi le troubadour,
 Moi le doux rêveur et l'enthousiaste,
 —Fut-ce uniquement par esprit de caste—
 En ce gai procès parler à mon tour.

Or, on veut savoir si, quand on est belle,
 On devrait s'attendre au parfait bonheur,
 Ou si, voué constamment au malheur,
 Le chagrin vous doit couvrir de son aile.

N'est-il pas injuste envers la Beauté
De la fourvoyer en cette galère ?....
La pauvre, entre nous, ne mérite guère
" Cet excès d'honneur ou d'indignité."

Dire d'une enfant, fraîche et radieuse,
Dont le cœur est pur, dont l'âme est en fleur,
Qu'elle est destinée aux pires douleurs,
A mon humble avis est chose odieuse.

Le destin n'a pas de si dures lois.
Qui n'a comparé l'ange avec la femme ?....
Beauté du visage et beauté de l'âme
Peuvent se trouver ensemble parfois.

Mais si ta figure est ton seul mérite,
Et que ton cœur sec convoite un château,
Gare à Faust alors !...gare à Méphisto !....
Gare aux longs regrets, pauvre Marguerite !....

Oméga.

EST-CE UN BONHEUR OU UN MALHEUR D'ÊTRE
BELLE ?

Pour une femme, à l'époque de la jeunesse, c'est souvent un avantage d'être belle. Mais souvent aussi, par un juste retour, c'est un désavantage " d'avoir été " belle quand arrive l'âge où on ne l'est plus.

La beauté—j'entends celle qu'on cherche ailleurs que dans le marbre immortel—est chose périssable. Les regrets qu'il laisse après elle, quand elle disparaît valent-ils les joies qu'elle cause, à l'heure de son plein épanouissement ?

Ainsi posée, la question devient purement subjective ; et dès lors, toute réponse qui prétendrait s'appuyer sur un principe absolu, risquerait de porter à faux. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, à un point de vue général, c'est qu'elles sont à plaindre les femmes belles qui ne sont que cela. Le temps, qui n'a pas de prise sur l'esprit, le charme et la grâce, est un démolisseur impitoyable pour la Beauté.

Conclusion : la Beauté en soi ne comporte nécessairement ni bonheur ni malheur. Elle est un fait ; et à ce titre ses avantages ou ses désavantages dépendent autant des circonstances que de la façon de les mettre à profit.

Célibataire.

C'est un dilemme que vous me posez-là, madame. La beauté peut être également un bonheur ou un malheur pour une femme, selon le bon ou le mau-

vais usage qu'elle en fera. A chaque page de l'histoire, nous constatons la puissance de ce don favorable ou funeste. Cléopâtre, qui a tenu dans ses petites mains les destinées du monde entier, grâce à la rectitude des lignes de son visage, n'en a pas moins perdu son Marc Antoine, tandis que la blonde chevelure de Clothilde a su se garder fidèles Clovis et les Francs.

Vis-à-vis d'elle-même, une belle femme a plus de chances d'être heureuse que malheureuse. Il lui importe peu que ses succès la rendent vaine, cruelle et froide pour les autres ; son miroir ne lui dit que d'agréables choses, elle n'a conscience que de ses triomphes et elle jouit pleinement de ses avantages sans songer aux conséquences.

D'ailleurs, je crois que la *vocation* de la femme est d'être belle. Voyez de quelles grâces charmantes Dieu a paré Eve, la première femme. Et même après la chute, la vue de sa belle compagne venait consoler Adam du Paradis perdu...

Françoise.

LA BEAUTÉ.

En réponse à votre question : *La beauté fait-elle le bonheur ?* je dis sans hésiter : Oui, certainement. Et plus imposante, plus souveraine est la beauté, plus grand est le bonheur qu'elle inspire — sinon à son propriétaire, au moins aux sujets fascinés par son pouvoir.

" La Beauté," comme dit Shakespeare, " est le miracle de la Nature." C'est un pouvoir positif qui façonne nos inclinations à l'inverse même de notre volonté, qui impose le silence, qui rend les jeunes plus jeunes et soutient la vieillesse.

Vous ne présumerez pas de ceci, j'espère, que la beauté du visage est ici en question. Celle-là n'apporte guère de bonheur dans ce monde, et n'aide pas toujours à l'obtenir pour l'autre.

Dangereux pouvoir. Il persuade quelquefois " l'œil de l'homme sans le secours d'aucun orateur." Il convertit souvent l'honnêteté elle-même de ce qu'elle était, en ce qu'elle ne devrait pas être, et cela sans que le sujet transformé en soit plus heureux.

La beauté du visage est décriée par ceux qui ne la possèdent pas.

En somme, c'est un attribut éphémère, et... Oh ! l'amertume du déclin !

Lorsque se produit la rare combinaison de la beauté de l'intelligence avec celle du corps, alors y a-t-il contentement parfait, et pour celui qui réunit ce double privilège et pour le spectateur.

La beauté morale ne trompe pas, tandis que la perfection de la forme peut n'être qu'une contre-*façon*.

Une légère maladie endommagera un front d'albâtre, un œil brillant, une lèvre rosée, des dents éblouissantes, un cou gracieux.

Où est donc la valeur d'un objet reposant sur des bases aussi précaires ?

Mais cette harmonie morale dont je veux parler n'est pas purement intellectuelle. Le *cœur* doit avoir sa place en tout ce qui concerne la beauté métaphysique.

L'esprit scientifique, à moins de s'employer à rechercher le Beau et le Vrai, ne peut être admiré. Et d'un autre côté l'intelligence peut avoir sa grandeur sans posséder d'autre science que celle qui suffit à la direction de sa vie.

Mais je m'aventure trop loin, et j'aime mieux vous nommer mes modèles que de vous les définir. Chaque contrée — et pas une plus que la France — a produit des femmes séduisantes au sens complet du mot : telles une Staël, une Maintenon, une Sévigné... Cependant, il fait bien froid pour voyager, même en imagination. Aussi, plutôt que d'aller si loin chercher des exemples, permettez-moi de rester au coin du feu et de me déclarer satisfait de l'amie qui y préside dignement sans oublier de remplir ses fonctions de fille, d'épouse et de mère. Laissez-moi adopter comme *mon type* l'agrément de l'esprit, les qualités de l'âme qui impriment leur cachet à sa mortelle enveloppe — à mes yeux au moins — suffisamment belle.

Wm. H. Hingston.

Vous me demandez, Madame, si c'est un bonheur ou si c'est un malheur d'être belle.

Ce n'est ni l'un ni l'autre, et c'est l'un et l'autre, suivant l'état moral et intellectuel de la personne qui attire l'attention.

Pour juger des conséquences de la beauté, il faudrait d'abord la définir, ce qui est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit. La beauté, selon les lexicographes, c'est ce qui est harmonieux dans l'ensemble ; c'est l'être ou l'objet qui éveille en

nous l'admiration tant par la pureté des lignes et des contours que par l'élégance des formes et l'équilibre des proportions. Cette définition est satisfaisante, sans doute, mais j'en connais une autre qui est plus frappante. La voici : la beauté... c'est la beauté, voilà tout !

La beauté d'une femme, selon moi, ne consiste pas seulement dans la finesse et dans la régularité des traits du visage, dans la fraîcheur de la carnation, dans l'opulence et la nuance de la chevelure, dans la vivacité du regard, dans la souplesse et la proportionnalité du corps, dans la grâce onduleuse des mouvements, dans la majesté de la démarche. Tout cela réuni forme une créature dont la contemplation est un plaisir pour le regard, mais on ne peut pas dire d'un être ainsi doué qu'il résume la beauté. La preuve, c'est que l'homme épris n'accorde de beauté qu'à une seule femme : celle qu'il aime. Fut-elle laide pour tous, l'amour la transforme à ses yeux, et il ne voit en elle que la réunion de toutes les perfections physiques et morales. Notez, Madame, que je ne parle pas d'un crétin ; je parle de l'homme intelligent et bien fixé sur les conventions esthétiques. A côté de lui, d'autres hommes adoreront celles que notre amoureux néglige, et, ainsi, toute femme réalise l'idéal d'un homme.

L'amour, sentiment naturel, inévitable, supprime donc l'utilité de la beauté. Et comme les femmes aspirent à la beauté pour éveiller et partager des sentiments tendres, il s'ensuit qu'elles commettent une erreur lorsqu'elles s'imaginent qu'elles ne pourront être aimées qu'à la condition d'être belles. Du côté de l'influence en amour, la beauté des femmes n'est donc ni un malheur, ni un bonheur. La preuve de l'exactitude de cette proposition se trouve dans le fait que l'on a vu des aveugles aimer passionnément une femme dont ils n'avaient jamais vu les traits.

Si nous excluons l'amour des consécrateurs de la beauté, il ne restera que des experts des deux sexes pour se prononcer froidement sur ce qu'il est convenu d'appeler *la beauté*. Alors nous aurons à peu près autant d'opinions que de juges, et la variété des jugements soustraira la femme aux conséquences des appréciations diverses que l'on fera de sa beauté, positive ou négative. Dans ce cas encore, bonheur ou malheur ne sont que des mots sans signification.

N'allez pas conclure prématurément, Madame, d'après ce qui précède, que la beauté des femmes est sans action sur leur vie tout entière, et qu'elles peuvent indifféremment être laides ou belles. Non. Ces deux états de la femme peuvent influencer considérablement sur ses destinées, et je ne crois pas être trop ridiculement paradoxal en affirmant que la femme laide a plus de chances de se faire un bon nid que la femme impeccablement belle. La femme laide (j'entends par là celle qui n'est pas belle, non celle qui est horrible), la femme laide, dis-je, n'attirant pas l'attention, ne recevra point les enivrants hommages de sa rivale resplendissante, mais, en échange, elle échappera aux amertumes qui marquent le déclin de la beauté, surtout lorsque les qualités de l'esprit et du cœur ne peuvent suppléer aux charmes effacés. Et cette femme laide pourra quand même provoquer des passions ardentes et s'attirer l'admiration de tous par son mérite, par son esprit, par ses qualités morales. Si, de ce côté, elle est bien douée, sa laideur, éphémère comme la beauté de sa voisine, disparaîtra pour faire place à un genre de beauté toujours et partout hautement apprécié : la beauté de l'âme. La laideur sera pour elle un bonheur, en ce sens qu'elle sera d'autant plus sûre de la durée des affections qu'elle aura captivées, que ces affections auront été plus difficiles à conquérir.

Par contre, la femme belle, qui n'aura que sa périssable beauté pour séduire, attirera l'attention, forcera l'examen de son être tout entier, et, si elle est sotte, mauvaise ou seulement nulle, elle verra s'éloigner les adorateurs qui ne s'arrêteront qu'un moment devant le piédestal sur lequel elle sera juchée. Dans ce cas, la beauté est un malheur.

On pardonne les imperfections morales aux laides, on ne les excuse même pas chez les belles. C'est le tribut de la beauté aux desservants de son culte.

En résumé, Madame, la beauté est un malheur pour la femme qui ne possède que la beauté physique sans la beauté intellectuelle et morale. Mais dans le cas où la femme brille par le cœur et l'esprit, la beauté n'est rien du tout. Elle n'est ni un bonheur, ni un malheur ; elle n'est tout au plus qu'un avantage.

En vous quittant, Madame, puisque vous m'avez

incité à parler de la portion tant gracieuse pour laquelle nous n'aurons jamais assez d'égards et de respect, permettez-moi de vous baiser galamment la main.

Henri Roulland.

La femme qu'on aime est toujours belle, aux yeux de celui qui l'aime... Apprenez à vous faire aimer, mesdames ! Vous serez toujours belles.

— Eouser une femme uniquement parce qu'elle est belle !... Quelle sottise !... Le mariage, avec ses réalités inévitables, fait perdre le sentiment de la beauté... Et alors, que reste-t-il, dès que ce sentiment divin a disparu ?... Rien que le vide et la sensation lancinante d'une déception irréparable.

— O ! femmes. Tâchez d'être tout simplement charmantes. Personne ne vous reprochera de n'avoir pas reçu la beauté par surcroît.

— C'est un bonheur d'être belle, quand on sait l'être avec esprit.

— La beauté ?... C'est le bonheur des autres...

Caton.

1— Peut-être serait-ce un bonheur d'être belle, s'il n'était pas si difficile de se le faire pardonner.

2— Si c'est un bonheur pour la femme, c'est trop souvent un malheur pour le mari.

3— La Beauté, qui est une supériorité, suscite comme toutes les supériorités, les jalousies et même les haines. Un bonheur qui se paie d'un tel prix ne serait pas un vrai bonheur.

4— Oui, c'est un malheur d'être belle. Trop sûre d'elle-même, la femme qui se sait belle devient facilement déplaisante. Or, pour une femme, plaire importe plus qu'être admirée.

5— C'est un malheur d'être belle. Pour la femme vertueuse, la beauté est un péril, quand elle n'est pas un embarras ; pour les autres, c'est le point de départ de la damnation éternelle !!!

6— Quand une femme est belle, le bonheur est pour ceux qui regardent ; le malheur... souvent... pour ceux qu'elle ne regarde pas.

7— Une femme qui mettrait le bonheur dans sa beauté aurait l'âme vulgaire. Or, l'âme passe avant tout ; le reste est de second ordre... Qui s'est jamais demandé si Jeanne d'Arc était belle ?

8— Beauté oblige... Aussi, que d'efforts ne faut-il pas pour soutenir une réputation de beauté!... Si donc c'est un bonheur d'être belle, c'est un bonheur fatigant. Vive la tranquillité.

9— Foin de la beauté qui n'accompagne pas une certaine vivacité d'esprit!... Le monde se lasse vite des Belles au bois dormant.

Expérience.

1— C'est un bonheur d'être belle, dans la mesure où le Beauté est susceptible d'engendrer l'amour.

2— La Beauté donne-t-elle à la femme le pouvoir d'être aimée, toujours, là où elle voudrait l'être?... Non. A'ors ce n'est pas du bonheur.

Ariane.

3— A la Beauté il ne faut demander que d'être... la Beauté. Qu'importe, après cela, qu'elle traîne à sa suite heur ou malheur!

4— Cléopâtre a déjà répondu.

5— S'adresser à Maupassant, qui a donné pour titre à une de ses nouvelles "*Inutile Beauté.*"

6— Pourquoi la Beauté porterait-elle bonheur? Tant de choses passent pour porter bonheur qui ne sont pas la Beauté...

7— La Beauté est un don du sort, don précieux et rare, qui constitue par lui-même une inégalité, un privilège... Et vous voudriez que l'idée de bonheur y fût nécessairement attachée?... Vrai Dieu, ce serait trop d'injustices à la fois...

8— Les femmes belles devraient être toujours malheureuses — Il y aurait ainsi compensation... et les autres ne se plaindraient plus.

9— Toute âme artiste protestera contre la réponse No. 8... Créer une prime à la laideur — Quelle abomination!!!

Laroche-Foucauld.

LE BONHEUR OU LE MALHEUR D'ÊTRE BELLE.

Voulez-vous que je vous explique plutôt le malheur d'être laide? J'y ai toute compétence. Mais vous croyez peut-être que l'opinion des désintéressés a son intérêt, et vous voulez savoir, n'est-ce pas, si celles qui sont dans l'impossibilité de cueillir la grappe précieuse.....la trouvent trop verte? Eh bien! pas moi. J'ai par moments,

par accès, le regret cuisant de n'être pas belle. Cette livrée peu attrayante (je ne fais pas absolument horreur) que la nature a jeté à mon âme — qui en vaut bien une autre — me pèse, quelquefois me gêne comme un vêtement malseyant, et je ressens l'impérieux besoin d'en changer. Vous noterez que ce sentiment est moins de la vanité qu'un instinct d'ordre, une aspiration à l'équilibre, à l'harmonie nécessaire. C'est si naturel d'être beau; c'est tellement dans l'ordre providentiel!

De fait, les déviations du type parfait créé au Paradis Terrestre ne sont dues qu'à la maladresse humaine.

Par l'erreur de leurs mésalliances, les enfants d'Adam ont bientôt déconcerté les plans du divin Artiste et gâté son œuvre.

Mais pour les victimes de ces fautes aussi antiques qu'irréparables, il n'y a qu'à en prendre son parti. Et on y arrive assez facilement — pourvu qu'on évite les occasions de se mirer.

Au reste, je pourrais paraphraser, si je ne craignais d'être accusée de pédanterie, la pensée d'un philosophe du XVII^e siècle :

"Ceux qui ne peuvent plaire aux femmes, et qui le savent," disait ce précoce désabusé, "s'en consolent."

C'est la même chose pour les maltraitées de la Nature. Privées de la faculté d'emporter d'assaut les cœurs masculins, elles s'y résignent.

Et puis le Dieu si bon, qui "mesure le vent à la brebis tondue," et qui, nous confinant

"en ce rude séjour

Donne, même en hiver, sa joie à chaque jour,"

offre aussi de larges compensations aux pauvres laiderons. Il arrive si souvent qu'en conduisant leurs livres pas sur un chemin que nulle foule n'obstrue, ils trouvent tout simplement... le Bonheur.

Une femme qui n'est pas jolie rencontre peu d'adulation, mais la véritable affection. Elle a moins de plaisirs que sa sœur privilégiée, mais plus de joies authentiques. Certain pouvoir fascinateur ne lui est pas d'ailleurs interdit. Vous savez le mot de Barbey d'Aurevilly?

"On aime les belles femmes; on adore les laides quand on s'y met." Après cela de quoi se plaindraient-elles?

Ce prestige bienheureux provient peut-être de ce que le "buisson ardent" des apparences n'aveugle pas le spectateur, qui s'attache alors à bon escient et jette l'ancre de son cœur en un terrain éprouvé.

C'est peut-être aussi que le sentiment constant de sa petite infirmité ajoute une grâce timide au mérite de la propriétaire d'un profil irrégulier, et la préserve des écueils de l'affectation et de l'insolente fatuité où tant de belles font naufrage.

Quelques petites satisfactions d'amour-propre lui sont même accordées. On la complimente parfois sur la tournure de sa taille, sur la cambrure de son pied. Dans un moment d'effusion on lui dira qu'elle a de bons yeux et les cheveux fort beaux. Ces maigres hommages suffisent pourtant à de modestes appétits.

Enfin, le grand avantage de celles qui ne règnent sur la société ni par la beauté ni par la richesse—cette autre puissance—c'est la parfaite indépendance de leur vie, c'est le contrôle absolu de leurs actes, c'est le calme de leur retraite que ne viennent troubler ni la curiosité ni la malveillance du monde.

Que si vous me dites maintenant "Voilà une philosophie imposée par les circonstances; une philosophie qui n'est que de la résignation," je vous répondrai: "Peut-être."

Ajouteriez-vous qu'une telle sagesse fonderait en un clin d'œil sous la promesse d'un gros héritage ou l'offre d'une opération chirurgicale qui me transformerait en Vénus, j'aurai encore la franchise de vous dire: c'est certain!

Cara est infirma!

(Les loisirs que me laisse la faveur populaire m'ont permis d'acquérir cette profonde connaissance des langues mortes.)

Une laide.

LE BONHEUR OU LE MALHEUR D'ÊTRE BEAU.

Si je comprends bien la question telle que posée, vous désirez savoir, madame, si la beauté est pour l'homme une garantie de bonheur, si l'homme laid doit nécessairement être malheureux. Voilà une question à laquelle je n'avais jamais songé, et j'éprouve le besoin, avant toutes

choses, d'en bien préciser les termes. D'abord, le mot bonheur n'a pas la même signification pour tous. Les honneurs et l'argent sont de grands facteurs dans l'histoire de l'humanité. Tandis que pour beaucoup, pour les jeunes surtout, le mot bonheur signifie amour. Je suppose que vos sympathies vont vers ceux qui voient le bonheur sous la forme précise d'une personne aimée, et je réponds à la question: Un homme laid peut-il être aimé?

Pourquoi pas? Voyons, en quoi fait-on consister la beauté chez l'homme? On ne la placera pas, je l'espère, dans le satiné de la peau ou la longueur des cils? Exigera-t-on au moins la régularité des traits? A mon avis, ce serait une erreur. La beauté plastique ne prouve rien en faveur de celui qui la porte; c'est un mot qui n'a pas sa raison d'être lorsque l'on parle de l'homme. Des muscles, à la bonne heure; mais du satin, merci!

Certains individus mettent leur bonheur dans les succès nombreux et les conquêtes faciles; à ceux-là peut-être il sera utile d'être beau garçon. Et encore. Les femmes qui recherchent les Adonis sont généralement considérées comme une anomalie. Tenez, parlez-moi d'un brave garçon qui a de la volonté et du caractère, et surtout qui a reçu une bonne éducation. Celui-là fera son chemin, se créera un chez soi avec toutes les chances d'être heureux. Il sera sympathique par ses qualités personnelles et ses succès sociaux; il verra un jour ou l'autre se tourner vers lui l'amour d'une femme vraiment femme. Et cet amour-là les rendra d'autant plus heureux l'un et l'autre qu'il sera un véritable enthousiasme de l'âme, enthousiasme d'autant plus durable chez l'homme que la femme sera plus belle, d'autant plus reconnaissant chez la femme que l'homme sera plus gentilhomme.

Vraiment, madame, j'ai mon idée sur le bonheur, et le rôle que la beauté féminine peut y jouer; mais j'avoue ne pas comprendre ce que viendrait y faire la beauté chez l'homme.

Paul Vary.

MONTREAL, novembre 1895.

QUÉBEC, décembre 1895.

Quand, allant dans la campagne promener ma rêverie, une fleur brillante attire mon attention, je m'approche et je la cueille.

Si le parfum qu'elle exhale est agréable, j'en aspire avec délices les émanations, et je la mets à mon corsage ; si elle est sans arôme, je donne un coup d'œil admiratif à ses formes élégantes, et je la jette loin de moi. Son éclat a éveillé la convoitise je l'ai arrachée à sa tige...mais, je me suis trompée, elle est sans odeur : je la foule aux pieds...

Quel malheur pour elle qu'elle fut belle !...

A quelques pas de la fleurette sacrifiée une modeste corolle se penche timidement, cherchant les baisers du soleil. Son parfum est exquis, mais n'arrive pas jusqu'à moi. Et je passe indifférente, sans le deviner.

O ! si elle eût été belle !...

Julia Patrie.

Marier la fraîcheur d'un teint rose éclatant à l'énergie des traits d'une physionomie rayonnante ; sous l'arc velouté des paupières mobiles, animer deux prunelles noires qui flamboient, passionnées et troublantes, dans l'encadrement d'une chevelure d'ébène ; ou bien, être cette blonde aux yeux bleus et rêveurs, si angéliquement douce, si tendrement câline dans sa grâce nonchalante et riieuse, où le caprice aimable se joue et se promène...Et, pour complément harmonieux, une taille svelte et fine, une élégance impeccable, un ensemble féminin qui soit l'incarnation idéale du chic le plus rare et du goût le plus exquis.

Serait-ce là l'apanage suprême de la beauté, brune ou blonde ? J'estimerai alors très heureuse et celle-ci et celle-là. Quel enivrement, en effet, quelle joie suave pour la débutante, surtout, que de charmer les regards, faire battre les cœurs, grouper autour de soi des adorateurs empressés, s'entendre appeler "la belle du bal," et marcher sans cesse dans une traînée lumineuse de conquêtes, de compliments et de fleurs...

Hélas ! chaque médaille a son revers ; et le malheur veut que la beauté se fane vite, que la pâleur fatale imprime sa flétrissure sur la joue, la veille encore, si neuve et si vermeille. C'est l'hiver après

le printemps, c'est le deuil des admirations défuntes que toute beauté doit porter tôt ou tard. Il reste, du moins, à la belle d'hier cette consolation persistante de pouvoir, avec les succès passés, se composer un bouquet délicieux qui parfume et embellisse les heures mauvaises de sa vie. Ne pourrait pas, dans ce cas, redire le vers célèbre du poète :

Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Hector Garneau.

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1895.

Si j'étais un grand philosophe, je vous ferais une dissertation en trois points sur le bonheur d'être belle ; car je suis convaincue que la beauté doit contribuer pour une large part au bonheur d'une femme. Malheureusement, je ne suis qu'une petite fille fort peu expérimentée.

Cependant, si peu que j'ai vu le monde, j'ai constaté que la jeune fille belle, même quand elle n'a que sa beauté pour tout apanage, est toujours entourée, adulée du sexe trompeur—tandis que la jeune fille laide, possédant toutes les qualités du cœur et de l'esprit, est souvent délaissée ou ignorée. Les hommes sont ainsi faits !

Ils dépensent des flots d'éloquence et mettent à sec toute la réserve d'esprit qu'ils apportent dans une soirée, pour le sourire d'une jeune fille...qui ne sait apprécier leurs efforts.

Et cependant...quoiqu'on m'ait donné toutes sortes de bonnes raisons à l'encontre, et au risque de passer pour une jeune fille bien légère, j'opine pour la beauté.

L'idéal serait d'être bonne, intelligente, belle et riche. Il me semble qu'avec cela il serait impossible de ne pas être heureuse et de ne pas faire le bonheur des autres, mais.....

Eriam de Sézac.

Être beau, voilà bien, certes, la plus triste des infirmités. Être riche n'est rien en comparaison du malheur qu'il y a d'être beau. Le riche subit toute sorte d'obsessions, sans doute ; il est chaque jour, chaque heure, en butte aux solliciteurs, aux envieux, aux exploités et aux parasites de tous

les degrés, mais on n'en veut, en somme, qu'à sa fortune, et c'est justice, puisque, les trois-quarts du temps, elle est mal acquise.

Mais être beau, voilà un véritable supplice de damné. Dante n'en a rien dit, parce qu'il n'a parlé que des damnés en enfer, et non de ceux qui sont sur terre. Je me demande combien il a fallu commettre de crimes, dans des existences antérieures, pour aboutir à ceci : être un bel homme. A force de refouler le mauvais levain qui est en eux, les hommes arriveront à vous pardonner d'avoir du talent, d'avoir même du génie : ils ne vous pardonneront jamais d'être beau. C'est qu'en effet cela est exécrable et monstrueux. Soyez beau, vous n'avez plus dès lors aucune qualité, parce que la beauté les efface toutes, tandis que le moindre défaut éclate hideusement sur un éblouissant visage.

La beauté est susceptible de toutes les laideurs, tandis que la laideur est susceptible de toutes les beautés. Voyez l'intelligence rayonnant sur un visage que la nature a disgracié ; elle le transfigure, elle l'illumine, elle lui donne en un instant une splendeur auprès de laquelle la plus superbe beauté n'est qu'une grimace ou une contrefaçon. Il y a de grandes harmonies cachées sous une apparente laideur, au lieu que lorsque la nature a donné à un homme la beauté, elle ne lui doit plus rien ; elle lui a donné tout ce qu'il lui faut pour la mission qu'il a à remplir sur la terre, être un Cent-garde, un Lovelace, ou un hussard poméranien.

La beauté chez la femme, au contraire, est une perfection exquise ; chez l'homme elle est une ironie. Je sais bien qu'il existe un Apollon du Belvédère, mais il est en marbre. Du reste, Apollon était un dieu, et aux dieux tout est permis, même d'être beau, de même qu'aux femmes tout est permis, excepté la laideur. Voilà pourquoi il ne faut pas confondre : la beauté, chez l'homme, est une misère ; chez la femme, elle est un attribut essentiel, elle est l'enveloppe nécessaire de son sexe, qui est fait pour être beau parce qu'il est fait pour être aimé.

Arthur Buies.

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE.

Est-ce un bonheur ou est-ce un malheur d'être belle?... Je n'ignore pas le mauvais usage qu'on

fait des meilleures choses. Je sais qu'un estomac malade peut souffrir de la faim en face d'une table chargée de mets succulents. Mais la méchanceté des hommes doit-elle nous faire désirer l'anéantissement de tout ce dont ils abusent, et nous faire considérer un joli visage, par exemple, comme une éclosion malfaisante que l'on doit voiler ?

Afin qu'il reste encore un peu de bonheur sur la terre, ne soyons pas pessimistes jusqu'à ce point. Pensons plutôt que le beau et le bien sont faits pour être éternellement unis.

Écoutez plutôt ce trait simple.

Dans un village vivait une enfant, dont les parents, gens austères, s'étaient depuis longtemps retirés du monde.

Située dans un délicieux bosquet, leur maison, avec ses larges galeries, ses persiennes bien vertes, indiquait chez ses hôtes une aisance moyenne. De grands arbres ombrageaient le toit, et les rares passants sur la grande route s'arrêtaient presque toujours à contempler ce pittoresque tableau. Et c'était en souriant qu'ils s'éloignaient, quand, à travers le feuillage, ils avaient entrevu la tête blonde d'une enfant qui seule égayait cette mélancolique solitude.

Ce petit oiseau des bois, que n'effarouchaient pas les regards des passants, suspendait parfois ses jeux, courait à la grille close et donnait volontiers un franc sourire aux indiscrets, cœurs blessés bien souvent, qui s'arrêtaient là devant elle et rêvaient un moment.

Or, l'enfant grandit et devint femme. C'était encore un frais visage et les mêmes cheveux d'or, mais le cou d'albâtre se dessinait avec des lignes plus magiques, la bouche moins rieuse était devenue divine, le front serein et les yeux plus doux, plus beaux étaient toujours aussi candides.

Dans le voisinage, chez les pauvres surtout, on appelait cette belle demoiselle un ange.

Du chemin, on contemplait encore le mystérieux cottage ; la jeune fille, qui avait toujours erré dans cet éden parmi les fleurs, ses sœurs, n'avait pas songé à abandonner ces régions ni les grandes allées, ni les visites quotidiennes aux sites favoris, choisis par elle dès son enfance.

Ignorant ce que sa beauté avait de troublant, mue par une ancienne habitude, elle continuait à suivre des yeux les voyageurs de la grande route.

Un jour, sous un prétexte futile, un jeune homme de mine élégante fit halte à la porte du jardin où Louise (c'était le nom de notre beauté) se trouvait en ce moment. Le cavalier, bohème bien connu, ayant ouï parler de la belle, avait résolu de l'aller voir.

Quand il l'aperçut seule au pied de son arbre favori, adorable dans sa robe de mousseline blanche sous son chapeau à large bord, et surtout quand elle eut levé sur lui son regard pudique, ce jeune homme sentit une subite rougeur lui monter au front ; sur le champ, il se sentit vaincu par la douce vierge. La honte du passé hideux l'envahit : ce fut pour lui l'instant des remords, l'heure bénie du repentir.

Vous comprendrez maintenant pourquoi, moi qui ai reçu la confiance du jeune homme, je trouve que c'est un bonheur d'être belle.

Yvonne.

Beauté ! Beauté ! que de vies n'as-tu pas brisées !..

Muscadin.

Un homme beau est presque toujours insupportable, et souvent...pire. L'adulation qui grise les femmes corrompt le sexe fort.

Belle-mère.

Si tout le monde était beau, cette planète serait un petit paradis ; mais depuis que la perfection des formes est devenue exception, l'ère des privilèges, des tyrannies, des injustices est ouverte pour le malheur de la plus grande partie de l'humanité.

Marie Vieuxtemps.

Etre belle ? — un bonheur peut-être ; le bonheur, — non pas !

— Si la liqueur est insipide, qu'importe le flacon !

— Si, sur votre chemin, se rencontre une femme vraiment belle, contemplez, admirez, mais, de grace n'y touchez pas ! !

Désabusé.

Souvent la beauté est l'enseigne spécieuse d'une boutique borgne.

Météore.

Quand la tête est sans cervelle, c'est toujours un malheur de posséder la beauté ! Des ambitions désordonnées en sortent tout naturellement. Or, celles-là, comme il est rare de les voir satisfaites !

— Pour une femme, c'est un malheur d'être belle, dès que, de sa beauté, elle tire la vanité.

— Notre civilisation donne trop de voiles à la beauté pour lui laisser beaucoup d'avantages. Il est donc bien plus commode d'apprendre à s'en passer.

Artiste.

Une femme doit être bien égoïste pour trouver le bonheur dans sa beauté personnelle !

— Grattez la Beauté et vous trouverez la cendre... autant chercher tout de suite le bonheur au cimetière...

— Beauté signifie harmonie. Qu'importe l'harmonie à ceux qui ne savent ni voir ni écouter ?... Les trois quarts des hommes sont aveugles et sourds ; il y a bien des chances, madame, pour que la beauté ne vous serve à rien !

Alceste.

D.—Est-ce un bonheur ou un malheur d'être belle ?

R.—Demandez à celles qui ne le sont pas...

Sanqueur.

—La Beauté est une force ; et comme toutes les forces, elle est utile ou nuisible, suivant l'usage qu'on en fait.

Un Mécanicien.

N.B.—Nous serions reconnaissants à ceux de nos abonnés qui voudraient nous dire laquelle des réponses qui précèdent, ils ont préféré. Nous ferions connaître le résultat du vote dans un Numéro subséquent.

L'Étiquette dans la Correspondance.

DÉTAILS IMPORTANTS.

“ Il est aussi indispensable, ” a dit quelqu'un, “ de répondre quand on vous écrit que quand on vous parle. ” Il est vrai qu'on pourrait dire de la correspondance que c'est une conversation écrite.

C'est pour cette raison que les gens qui n'ont rien à faire ne doivent pas abuser, pour leur plaisir, du temps des gens qui travaillent, et qui sont trop polis pour laisser sans réponse des lettres sans intérêt...ou des lettres intéressées.

Dans une lettre, les abréviations sont considérées comme étant de mauvais goût.

On ne peut non plus y employer les chiffres que pour énoncer une somme ou une date. “ 1000 ans ” ne serait pas toléré, il faut “ mille ans. ” Mais on serait très correct en écrivant 1000 francs...à moins encore qu'il ne s'agit d'une lettre d'affaires, où, par précaution, les sommes sont écrites en toutes lettres.

En nommant, dans une lettre, les parents ou les amis intimes de la personne à laquelle on s'adresse on se gardera bien d'écrire en abrégé les mots Monsieur, Madame, Mademoiselle, “ M. votre père ”, “ M^{me} de Seillac ” (en écrivant au mari de M^{me} de Seillac), “ M^{me} votre fille ou votre sœur. ” Il faut “ Monsieur votre père ”, “ Madame de Seillac ”, “ Mademoiselle votre fille ou votre sœur ”, etc., etc.

Il faut tâcher de ne pas parler de la température, sauf, bien entendu, si l'on écrit à des parents proches, à des amis si affectueux qu'ils peuvent prendre quelque intérêt à savoir si vous avez froid ou chaud.

On doit éviter aussi de parler de soi, de sa personne morale et physique aux étrangers, aux connaissances banales, excepté dans le cas où il est nécessaire de faire intervenir sa santé pour expliquer un retard, une abstention, ou toute autre chose.

Il est bon de ne pas écrire avec trop d'abondance aux étrangers. On se borne à dire ce qui est nécessaire, et on le dit de son mieux.

On commence sa lettre par le mot : “ Monsieur ”, ou “ Madame ”, “ Mademoiselle ”, mis en vedette, après la date. A des personnes de connaissance, on dit bien : “ Cher Monsieur ”, “ Chère

Madame ”, “ Chère Mademoiselle ”. Ce ton plus familier, plus aimable dépend de la nature des relations, c'est à chacun de se rendre compte si ce ton peut, doit être employé.

Jamais on n'écrit (ni ne dit, du reste), “ Ma chère Dame ”, “ Ma chère Demoiselle ”, ni “ Mon cher Monsieur. ”

Dans les lettres cérémonieuses ou officielles, il est nécessaire de donner aux gens le titre de leur fonction : “ Monsieur le Ministre ”, “ Monsieur le Président ”, “ Madame la Directrice ”, “ Monsieur le Général ” ou “ Général ”. “ Mon Général ”, “ Mon Colonel ”, quand on a été militaire.

A un prince, “ Prince ”. A une duchesse, “ Madame la Duchesse ”.—On donne peu les autres titres nobiliaires, en France. Une fois, peut-être, et encore ! en écrivant (ou parlant et non entre gens titrés), quand les relations son cérémonieuses. Un usage anglais me paraît excellent pour les lettres cérémonieuses à écrire aux gens qui possèdent un titre...sans grande valeur aujourd'hui. Après l'adresse et la date, on écrit : “ A Madame la Comtesse de... ”, puis immédiatement en vedette : “ Madame ”.

On me dira que cela ressemble à notre usage commercial ; néanmoins, je persiste à trouver l'idée très bonne.

On ne termine plus les lettres en offrant “ ses civilités empressées ”. On remplace cela par les “ sentiments distingués ” ou “ les meilleurs ” ; les “ compliments empressés ” ou “ les meilleurs ”.

“ Veuillez, Monsieur, recevoir mes meilleurs compliments ” ; ou “ l'expression de mes sentiments distingués ” ; ou “ l'assurance de mes...etc. ”.

A une femme, un homme dira : “ Veuillez, Madame, ou chère Madame, agréer l'expression de tout mon respect—ou de mon profond respect ” A une femme avec laquelle il a eu quelques relations : “ Veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux. ” S'il y a couleur d'intimité dans leurs rapports : “ l'expression de mon dévouement respectueux ou de mon attachement respectueux ”. Un homme ne risque jamais rien à témoigner à *la femme* une profonde déférence.

On doit distinguer aussi entre les mots : *assu-*

rance et expression ; recevoir et agréer. A un supérieur, on n'offre pas *l'assurance*, mais bien *l'expression*, on ne le prie pas de *recevoir*, mais *d'agréer*.

Les lettres à de grands personnages, les pétitions se terminent ainsi :

Je suis, avec le plus profond respect,
Monsieur..

Votre très humble et obéissant serviteur.

Du reste, on trouvera tous ces renseignements au sujet des formules de la fin, en se reportant aux lettres qui suivent, et dont la nature est bien indiquée.

EMPLOI DE LA CARTE DE VISITE DANS LA CORRESPONDANCE.

On trouvera par la suite des exemples de l'emploi de la carte de visite dans la correspondance.

Renchérissons sur les modèles offerts.

Invité à une soirée, on peut répondre moins cérémonieusement que pour un dîner. Autrefois, on ne répondait même pas, parce qu'il est d'une moindre importance pour les hôtes d'être fixés sur le nombre des invités qui acceptent d'assister à un bal.

Mais, répondant par un court billet à une invitation à dîner, on se borne, pour une invitation à une fête, à écrire quelques mots sur sa carte, au-dessous de son nom :

Monsieur et Madame X...

« Je remercie Monsieur et Madame Z...de leur gracieuse invitation (ou « bonne et aimable invitation »). Ils espèrent bien en profiter. Compliments affectueux.

Ou : Monsieur et Madame X...

« sont désolés de ne pouvoir profiter de la bonne invitation de Monsieur et de Madame Z... (Indiquer pour quelle cause). Tous leurs remerciements et leurs regrets d'être privés de ce plaisir. Avec leurs meilleurs compliments ».

On remercie toujours. Toujours on exprime des regrets quand on n'accepte pas.

Le carton qu'on échange entre connaissances, à l'occasion du jour de l'An, peut s'enrichir de

quelques mots manuscrits affectueux, sous le nom imprimé.

Monsieur et Madame Y...

« Bonne année, bonne santé, grands succès ».

Monsieur et Madame T...

« Bons souhaits, vives amitiés. »

Rien que cette ligne manuscrite augmentera sûrement la sympathie entre les gens, développera, soyez-en certains, les bons sentiments, enlèvera toute banalité et toute monotonie au petit bout de carton.

On se sert encore de la carte de visite pour remercier les gens qui vivent dans la même ville, d'un envoi de fleurs, d'une brioche bénite, du prêt d'un livre, d'un morceau de musique, etc.

Madame V...

remercie bien vivement Madame N...des belles roses qu'elle vient de recevoir. Sa maison en est toute parée et parfumée. Elle est ravie de cette attention si gracieuse, si aimable.

Madame N...

remercie bien des fois Madame V...d'avoir pensé à elle. La brioche bénite était délicieuse, et les enfants y ont fait grand honneur.

Madame M...

retourne au Colonel B...le beau livre qu'il avait bien voulu lui prêter, et le remercie du plaisir infini qu'elle a trouvé à la lecture de ces pages superbes.

Madame G...

remercie Mademoiselle M. L...de lui avoir procuré le plaisir de connaître l'air des « Colombes ». Elle lui retourne le morceau avec les plus affectueux compliments.

Mademoiselle B...

sait bien gré à l'heureux chasseur de la faire profiter de son premier coup de fusil. Elle le remercie de ce superbe lièvre, et envoie à Madame D...et à lui ses meilleures amitiés.

CARTE-CORRESPONDANCE, CARTE-LETTRE, CARTE POSTALE.

La carte-correspondance, qui est un morceau de carton, long ou carré selon que la mode en ordonne, morceau de carton qui s'insère dans une enveloppe à lui assortie en tant que couleur et format, la carte-correspondance s'emploie quand on n'a que quelques mots à écrire. On trouvera des exemples de l'usage de la carte-correspondance aux pages 316 et suivantes. On l'emploiera pour les courts billets, entre gens du même monde.

Pour cette carte, les gens de goût n'admettent que les nuances crème, bleu pâle, lilas tendre, vert d'eau, gris perle.

La carte-correspondance se timbre comme le papier à lettres; porte, si on veut, l'adresse imprimée de celui qui écrit.

La carte-lettre vendue par l'administration des postes n'est pas élégante. Elle peut être utilisée toutefois (étant très commode) en voyage et avec les fournisseurs. Par exemple, si on est mécontent d'une livraison, d'un travail, on n'écrira pas au marchand, à l'ouvrier à découvert, c'est-à-dire sur une carte postale. La carte-lettre qui *se ferme* peut servir dans ce cas.

Les gens pressés en font grand usage: avec cette carte, il n'y a pas à se préoccuper d'une enveloppe, d'un timbre-poste, et elle offre le papier, la fermeture tout prêts. On peut la demander dans un bureau de poste, l'y remplir et la jeter immédiatement à la boîte: ce sont là bien des avantages.

La carte postale est aussi très agréable quand on n'a que quelques lignes à écrire: pour faire une commande, pour demander des échantillons, pour prier un ouvrier de passer chez soi, etc. Même entre parents, entre amis intimes, elles est employée pour les communications très courtes et insignifiantes.

N. B.—Le "beau monde", les gens superlativement élégants se croiraient perdus dans l'esprit des autres, s'ils profitaient de ces inventions économiques, modernes et pratiques.

Emploi de la carte-lettre et de la carte postale aux pages 316 et suivantes.

CARTE-CORRESPONDANCE IMPRIMÉE (OU NON).

Le duc de R...prie Monsieur L...(nom écrit à la main) de lui faire l'honneur de venir chasser au

Coudray, le samedi 11 octobre 18.. (jour et date manuscrits). Déjeuner à onze heures. Réponse S. V. P.

M...

Le capitaine et la baronne de Seillac vous prient de leur faire l'honneur d'assister au bal rose qu'ils donneront le...

La baronne de Seillac restera chez elle mardi soir, 7 septembre, et vous prie de lui faire le plaisir de venir lui demander une tasse de thé.

Le colonel et la baronne de Seillac vous prient de leur faire l'honneur de venir entendre chez eux, lundi soir, 8 octobre, le violoniste Y...

LE PAPIER À LETTRES.

Pour une pétition, une demande d'emploi, on se sert de papier dit ministre.

Quand on écrit à des supérieurs, à des personnes étrangères, auxquelles on doit un grand respect, on emploie du papier blanc ou crème, format coquille.

Pour les lettres adressées à des parents, à des amis, à des connaissances, à des étrangers—dans les cas ordinaires,—à des fournisseurs, on peut faire usage de papier fantaisiste, c'est-à-dire à la mode du jour, en tant que format et couleur.

Les nuances azur, perle, mauve perle, vert Nil sont à peu près les seules adoptées par les gens du monde avec le crème et le blanc. Le papier rose n'est pas en faveur chez les gens de goût.

Toute teinte fatigante pour l'œil du...lecteur doit être rejetée.

Il vaut mieux faire choix d'une seule couleur, e s'y tenir.

Le papier ne peut être parfumé que très légèrement, d'une vague senteur d'iris ou de violette, par exemple.

Le papier doit être plié très nettement, selon son format.

On peut faire graver dans le haut de la première page de son papier (dans le coin gauche, à l'angle droit ou au milieu), son monogramme pur et simple; son monogramme surmonté de la couronne héraldique (quand on en possède une); cette couronne seulement; ses armoiries avec devise et cri de guerre (non pour une femme, le cri); un emblème et une devise de fantaisie.

Le papier à lettres, dont on se sert en sa maison des champs, et qu'on met à la disposition de ses hôtes, porte généralement le nom du lieu, imprimé élégamment : " Château de Courcelles, par Epinay-sur-Orge, Seine-et-Oise ". C'est infiniment commode pour ceux qui ont de nombreux amis en villégiature, villégiature très changeante dans la même saison, et qui ne peuvent pas toujours déchiffrer l'adresse manuscrite qu'on leur donne.

Les gens en deuil ne peuvent se servir que de papier blanc bordé de noir. Chiffre, couronne, armoiries sont aussi timbrés en noir. Le papier de deuil n'admet pas l'emblème et la devise, à moins qu'il ne s'agisse d'un emblème sérieux et d'une devise grave.

L'enveloppe est toujours assortie au papier : elle s'adapte au format du papier, elle est de même teinte, elle porte les mêmes chiffres, armoiries, etc

L'Hydrothérapie.

On y revient par le raffinement d'une civilisation qui se croit bien maligne. On y revient comme on revient dans les arts à la perfection antique, comme on revient en politique aux systèmes des grecs et des romains.

Un homme qu'on appellera un génie, parce qu'il a, comme Pasteur, comme Edison, découvert l'un de ces principes primordiaux qui constituent les lois essentielles de la nature, étonne le monde en guérissant de tous maux par le seul traitement de l'eau.

L'eau, l'eau pure et naturelle, l'eau bienfaisante que la Providence n'a pas ménagée à notre planète, est devenue la panacée suprême du nouveau Mithridate.

Et cette médecine précieuse, l'abbé Kneipp (car c'est lui le merveilleux novateur) ne la dispense pas parcimonieusement, en petites fioles prétentieuses comme les drogues que la *Science* nous fait avaler depuis tant, depuis trop de siècles.

La trouvaille du bon curé allemand rappelle le truc de l'œuf de Christophe Colomb.

C'est si simple que personne n'y songeait. Il n'y avait qu'à se souvenir de la recette de l'invincible, de l'invulnérable Achille que sa mère avait pris l'habitude de plonger dans la rivière. Le nom des eaux ne fait rien à l'affaire, et celles du St. Laurent lui eussent valu autant que la vertu fabuleuse du Styx.

Il fallait se rappeler aussi le jour où les hommes étaient devenus exceptionnellement et universellement pervers et où le Bon Dieu ne trouva pas de purgatif plus efficace que l'eau, l'eau de l'abbé Kneipp. Pour un cas aussi grave, sa sagesse eut recours à une douche restée légendaire sous le nom de Déluge, douche qui rinça l'humanité pour longtemps.

Aux époques les plus brillantes des civilisations helléniques et romaines — alors que l'on se passait de médecine — d'abondantes ablutions se pratiquaient habituellement par tout le monde. Des bains publics étaient établis où la plèbe comme les patriciens se rendaient chaque jour.

L'humanité alors était à l'apogée de son développement physique et moral. La plastique du

temps nous en a montré le type idéal dans l'éphèbe grec. Les chefs-d'œuvres immortels de la littérature ancienne viennent encore nous prouver que leurs auteurs possèdent une intelligence parfaite *in corpore sano*.

Beaucoup plus tard encore, les sauvages de l'Amérique, espèce d'amphibies arrosés par toutes les averses du ciel et nageant aussi volontiers qu'ils marchaient, étaient de fiers gaillards et de fameuses gaillardes auxquels nos maladies perfectionnées furent inconnues.

C'est de tels précédents, c'est de si probants exemples que le vénérable apôtre de la *Cure d'eau* s'est évidemment inspiré.

L'événement a surabondamment démontré qu'il avait bien jugé : Les enfants élevés d'après les principes de son catéchisme poussent... comme de petits Achilles. Malheur aux marmots de serres-chaudes qui viennent s'y mesurer !

La maison de Wöerishofen où l'abbé Kneipp donne audience et prescrit au monde entier, ressemble en effet à la fameuse *cour des miracles*. Et les succursales de cette Mecque moderne que des disciples formés à son école ouvrent sur toute la surface du globe, voient aussi accourir les désespérés devant les quels la *Science* est restée impuissante.

Montréal, comme on le sait, a la sienne, et l'on croise dans le salon de l'Institut Kneipp de la rue Ste. Catherine des spécimens de goutteux récalcitrants, de rhumatisants invétérés, de névralgiques enragés, de nerveux, de névropathes, de dyspeptiques exaspérés, de bronchiteux, d'asthmatiques, etc. Tous ces gens ont sur la figure un sourire... d'espoir ou de soulagement ? nous ne savons au juste.

En tous cas, l'établissement est florissant ; c'est un bon signe. Nos meilleurs médecins y envoient leurs patients pour achever et parfaire leur convalescence. Depuis plusieurs années déjà ces établissements thermaux existent dans les grandes villes d'Europe et des Etats-Unis où elles font des miracles que la médecine ne peut accomplir. L'hydrothérapie est la reine du jour. C'est un bienfait que de la voir s'acclimater parmi nous.

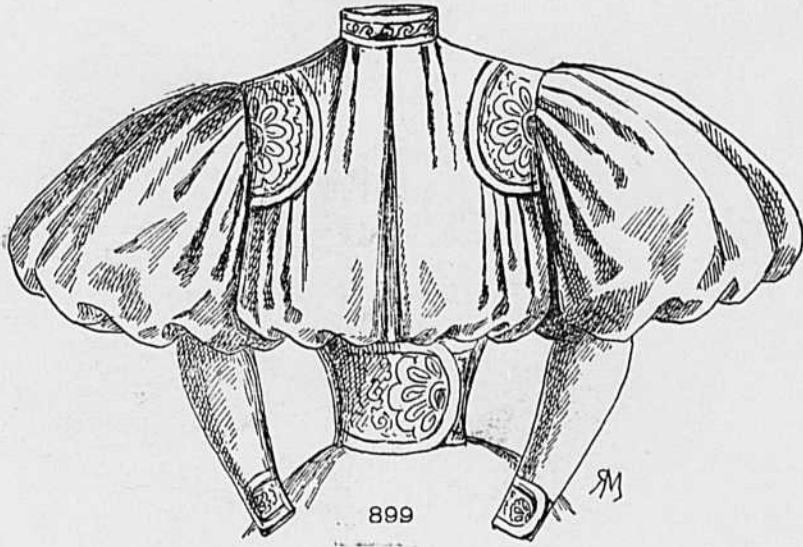
Météore.



La Mode









904



Notes d'un Mondain.

La découverte du document ci-joint me dispense aujourd'hui de rédiger mes notes. Je copie textuellement.

“ Enfin, Dieu merci, c'est fini ! La catastrophe, imminente depuis des semaines, est accomplie !

“ Les journaux n'en parleront plus : nos facultés harcelées, notre imagination fouaillée sans répit par leurs clameurs et leurs gravures obsédantes vont retrouver la tranquillité des anciens jours. L'esprit public, délivré de la tyrannie du souci universel, reprend doucement le cours de ses habitudes et le grand calme qui suit les violentes tempêtes étend peu à peu un voile d'apaisement sur le monde encore agité d'un bouillonnement dernier.

“ Car la date fatidique est révolue, lointaine, déjà, disparue ! Le matin privilégié qui préluda au grand jour a passé... comme les autres, et le soleil, qui de tout temps avait été marqué pour éclairer l'événement, a pu, malgré tout, se coucher à l'heure conventionnelle.

“ C'est fini, te dis-je. ILS SONT MARIÉS !!

“ Ah j'en frémis encore !

“ Ma mémoire reste tout encombrée des vestiges du trousseau prodigieux ; il traîne dans mon cerveau des débris de dentelles ; certains patrons y sont imprimés d'une façon indélébile, je le crains. Je suis hantée par la légion des bottines et souliers. Je compte et recompte en rêve les douzaines invraisemblables de chemises inoubliables ; mes yeux voient toujours, même en se fermant, le scintillement du bracelet de diamants et rubis... tu te souviens ? et je ne peux me soustraire à la vision obsédante du quatorzième chapeau. La foule des jupons me poursuit, les caleçons dansent devant moi en agitant leurs flots neigeux de valenciennes ; les mille bas de soie aux tons infinis passent en m'éblouissant de leur arc-en-ciel ; le souvenir de tous les corsets m'opprime. Et les robes ! toutes ces robes intéressantes jusque dans leur doublure, jusque dans le fini délicat des balayeuses brodées, Ces robes divines, dont la variété impitoyable me bourre la tête d'un million de détails importants, — qui m'en délivrera ! L'armée des mouchoirs me plonge dans l'ahurissement. Ce qu'il faudra de rhumes et de chagrins pour utiliser tout cela !

Mais un véritable vertige me saisit en face de la collection des éventails et des flacons de sel. Toutes les migraines, toutes les syncopes et — pardonne moi — toutes les transpirations du monde n'y suffiront pas.

“ Non, franchement, après une série d'émotions comme celles qu'ont provoquées les journaux depuis qu'il est question de ce mariage, on a l'impression d'un surmenage intellectuel ; comme une indigestion d'admiration — si l'on peut dire — ou une courbature causée par l'abus de l'enthousiasme.

“ Songe donc, ma bonne, que durant quinze jours au moins l'Amérique entière s'est nourrie de ce sujet passionnant ; que, pour notre part, nous avons, mes sœurs et moi, employé une partie de nos nuits à lire les rapports que les gazettes prodiguaient à notre avide curiosité, dans une édition supplémentaire, et nos jours à commenter ces récits merveilleux.

“ Aussi papa, qui n'entend parler de rien autre chose à table et dans la maison, déclare-t-il, non sans un semblant de raison, que nous devenons folles.

“ O Consuelo ! Consuelo ! ce que tu auras fait tourner de têtes !

“ J'ai beau essayer de n'y plus penser. C'est plus fort que moi, cela me revient comme l'obsession d'une idée fixe.

“ Comment se fait-il, dis-moi, qu'il y ait des êtres privilégiés dont les moindres faits et gestes sont notés, et d'autres — comme moi, par exemple — qui n'ont pas plus d'importance qu'un grain de sable dans l'univers ?

“ Quand je me marierai, moi, personne ne s'inquiètera de venir compter le nombre de mes jarrettières, et les journaux de ma ville natale contiendront tout juste huit ou dix lignes banales pour annoncer l'événement au public qui n'en aura cure. Pourquoi ! pourquoi ! Je me le demande dans un accès de colère jalouse. Qu'est-ce que cette Vanderbilt a donc fait au ciel pour avoir un bonheur aussi complet ! Car il ne lui reste rien à envier aux princesses les plus royales de l'ancien

monde. On ne fait pas plus de tapage pour une impératrice.

“ La voilà maintenant, cette créature fortunée, gâtée de Dieu et des hommes, qui s'en va habiter un palais magnifique que tu as pu admirer dans les illustrations des journaux. Tout cela parce que son bonhomme de père a gagné beaucoup d'argent. Au fond, et sans cet argent, elle n'est sûrement pas plus drôle que toi et moi, pas même jolie, ma chère ! Non, c'est révoltant !

“ Ce qui nous vengerait bien, par exemple, c'est qu'elle ne fut pas heureuse. C'est probablement cela qui arrivera, car enfin, est-il possible, est-il juste qu'on ait ainsi tant d'avantages sans compensation ? Je ne le lui souhaite pas, mais elle versera probablement des pleurs amers dans son château à tours et à créneaux. C'est égal, pour le moment il n'y a pas de plus beau sort que le sien.

“ Duchesse ! pensons-y bien ; duchesse, cette petite américaine, fille de je ne sais quel boutiquier. Cet honneur me consolera de tout.

“ Ce jeune lord, ce beau garçon, cet Adonis, il m'intéresse encore plus qu'elle. Il a été tellement présent à mon esprit tous ces derniers temps, j'ai suivi de si près tous les actes de sa vie quotidienne, que sa disparition me laisse un vide, comme un deuil au cœur. Je t'avoue que la familiarité de ce héros m'a rendu insupportable — au moins pour

un temps — tous nos jeunes plébéiens que je vois chaque jour s'en aller à leurs prosaïques affaires la pipe au bec.

“ As-tu vu qu'il avait fait venir des fleurs de son jardin de Blenheim pour sa fiancée ? Oh ! l'exquise attention... et la royale fortune qui permet d'accomplir d'aussi charmants miracles.

“ Ce qui est original, par exemple, c'est son refus à lui, de payer les droits de douane pour les cadeaux qu'elle lui faisait venir d'Europe.

“ Il faut être grand seigneur pour avoir cette superbe indépendance. Nous n'aurions pas osé, nous ; quitte à encourir la ruine nous aurions payé.

“ Vois-tu, ces gens là ne font rien comme les autres.

“ Mais il est peut-être temps que je songe à m'arrêter. C'est que sur ce sujet je suis intarissable. Qu'importe, les Marlborough pourront se vanter d'avoir passionné tout un continent. Je ne crois pas que la célèbre Hélène de Troie, que Cléopâtre, ou que Jeanne d'Arc elle-même aient jamais de leur vivant plus préoccupé leurs contemporains que cette petite millionnaire. Il y a toutes sortes de gloires, et je confesse en toute humilité que je saurais m'accommoder de la dernière manière....”

Pour copie conforme.

Muscadin.

Lettres à St Nicolas.

Quelques-uns de nos petits amis de Québec, ayant entendu dire que Saint Nicolas tenait un bureau à Montréal pendant le mois de décembre, ont dicté les lettres suivantes à leur maman et nous les ont adressées avec prière de les faire parvenir :—

BON SAINT NICOLAS,

Nous sommes de bons petits enfants. Voulez-vous nous apporter une poupée, une couchette pour moi, Irène. Pour mon petit frère je voudrais un cheval, puis une charrette, puis des guides, puis un fouet.

Bonjour, mon vieux Saint Nicolas !

Irène, Gustave.

CHER SAINT NICOLAS,

J'aime bien les bonbons, mais c'est pas la peine de m'en apporter : je sais que maman m'en donnera. Savez-vous ce qui me ferait bien plaisir ? Ce

serait un grand panier de fleurs ; ça ne fait pas mal aux dents, puis ça dure plus longtemps... mais des fleurs en vie ! qui sentent bon. Et puis oh !... Saint Nicolas, si vous étiez bien gentil ! je voudrais bien aussi une poupée en vie ! qui remue, qui dort pour vrai, et que sa bavette soit sale quand je la change. Je sais comment on a soin de ça. Et puis, quand même... le Bon Dieu n'aura pas besoin d'être inquiet. Maman m'a dit qu'elle m'aiderait à la soigner... Quand vous retournerez chez vous, demandez donc aussi au petit Jésus, le jour de sa fête, qu'il nous fasse la grâce que toute la famille aille au ciel. S'il trouve ça trop de monde, qu'il invite au moins papa, maman, puis moi, puis grand'maman... pauvre grand papa aussi !... puis mes petites tantes, s'il vous plaît, s'il y a encore de la place...

Gaby.

CHANSON D'AMOUR

PAR GIUSEPPE VERDI

ALLEGRETTO.

PIANO.

The first system of the piano introduction is in 2/4 time. It begins with a treble clef and a trill (tr) on the first note. The bass line is mostly rests. The right hand plays a series of chords and eighth notes.

The second system continues the piano introduction. The right hand features more complex rhythmic patterns, including sixteenth notes and chords. The bass line provides a steady accompaniment.

The third system of the piano introduction. The right hand has a *pp* (pianissimo) dynamic marking. The music continues with similar rhythmic motifs.

très doux.

The first system of the vocal line. It starts with a treble clef and a key signature of one flat. The melody is simple and lyrical.

1e STROPHE. La bri - se souffle au loin, plus lé - gère et plus pure, Et
2e STROPHE. Tu m'ai - mes! ô bon - heur! mot di - vin qui m'en - ivre, Et

The piano accompaniment for the vocal line. It consists of two staves (treble and bass clef) with chords and simple rhythmic patterns that support the vocal melody.

de par-fums plus doux l'air pa-raît em - bau - mé, L'on - de plus mol-le-
 ras-su - re mon cœur de dou-leurs con - su - mé! Les cieux se sont ou-

ment et ser-pente et mur-mu - re, Et d'un ray - on di - vin, tout me semble
 verts, mon amour veut t'y sui - vre, Loin du sombre hori-zon dont j'é - tais

a - ni - mé! Ah! oui! ah! oui!..... Hé -
 a - lar - mé! Ah! oui! ah! oui!..... Hé -

transport

lè - ne m'appar - tient et tout dans la na - tu-re, A mes yeux s'embel-
 lè - ne, mon Hé - lè-ne, à toi mon cœur se li-vre Et je ne crains plus

p

lit, oui, s'em-bel - lit du bon - heur d'être..... ai - mé!
 rien, non rien, non rien, je suis ai - mé, ie suis ai - mé!

Deux Lettres de Mme de Sevigne

Nos lecteurs ont-ils déjà fait connaissance avec la délicieuse marquise dont les lettres écrites il y a deux cents ans ont encore un vif intérêt et le charme toujours nouveau des chefs-d'œuvre?

Nous sonhaiterions presque qu'on nous répondit : Non, et qu'on nous dût le plaisir de cette relation avec la plus spirituelle des dames de la Cour du *Roi Soleil*.

Les épîtres qui suivent—comme la très grande partie de ce qui nous est parvenu de sa correspondance—sont adressées à sa fille, Mme de Grignan, troisième femme du gouverneur de la Provence, qui, à partir de son mariage, vécut presque constamment éloignée de sa mère. C'est à cette séparation que nous devons cette espèce de journal de la vie de Mme de Sévigné pendant vingt-cinq ans et ces aperçus piquants des mœurs de cette fameuse époque. On verra par ce qui suit comment s'édifiaient... et s'écroulaient les fortunes sous le despotique monarque que fut Louis XIV.

A Paris, mercredi, 22 novembre 1679.

Vous allez être bien surprise et bien fâchée, ma chère enfant. M. de Pomponne est disgracié ; il eut ordre samedi au soir, comme il revenoit de Pomponne, de se défaire de sa charge. Le roi avoit réglé qu'il auroit sept cent mille francs, et que la pension de vingt mille francs qu'il avoit comme ministre lui seroit continuée. Sa Majesté vouloit lui marquer par cet arrangement qu'elle étoit contente de sa fidélité. Ce fut M. Colbert qui lui fit ce compliment, en l'assurant qu'il étoit *au désespoir d'être obligé*, etc. M. de Pomponne demanda s'il ne pourroit point avoir l'honneur de parler au roi, et apprendre de sa bouche quelle étoit la faute qui avoit attiré ce coup de tonnerre. On lui dit qu'il ne le pouvoit pas ; en sorte qu'il écrivit au roi pour lui marquer son extrême douleur et l'ignorance où il étoit de ce qui pouvoit avoir contribué à sa disgrâce. Il lui parla de sa nombreuse famille, et le supplia d'avoir égard à huit enfants qu'il avoit. Il fit remettre aussitôt les chevaux au carrosse, et revint à Paris, où il arriva à minuit. M. de Pomponne n'étoit pas de ces ministres sur qui une disgrâce tombe à propos pour leur apprendre l'humanité, qu'ils ont presque tous oubliée ;

la fortune n'avoit fait qu'employer les vertus qu'il avoit, pour le bonheur des autres ; on l'aimoit, surtout parce qu'on l'honoroit infiniment. Nous avions été, comme je vous l'ai mandé, le vendredi à Pomponne, M. de Chaulnes, Caumartin et moi. Nous le trouvâmes, et les dames, qui nous reçurent fort gaïement. On causa tout le soir, on joua aux échecs : ah ! quel échec et mat on lui préparoit à Saint-Germain ! Il y alla dès le lendemain matin, parce qu'un courrier l'attendoit ; de sorte que M. Colbert, qui croyoit le trouver le samedi au soir à l'ordinaire, sachant qu'il étoit allé droit à Saint-Germain, retourna sur ses pas, et pensa crever ses chevaux.

Pour nous, nous ne partîmes de Pomponne qu'après dîner, nous y laissâmes les dames, madame de Vins m'ayant chargée de mille amitiés pour vous. Il fallut donc leur mander cette triste nouvelle. Ce fut un valet de chambre de M. de Pomponne qui arriva le dimanche à neuf heures dans la chambre de madame de Vins. C'étoit une marche si extraordinaire que celle de cet homme, et il étoit si excessivement changé, que madame de Vins crut absolument qu'il venoit lui dire la mort de M. de Pomponne ; de sorte que, quand elle sut qu'il n'étoit que disgracié, elle respira. Mais elle sentit son mal quand elle fut remise ; elle alla le dire à sa sœur. Elles partirent à l'instant, laissant tous ces petits garçons en larmes ; et, accablées de douleur, elles arrivèrent à Paris à deux heures après midi. Vous pouvez vous représenter leur entrevue avec M. de Pomponne, et ce qu'ils sentirent en se revoyant si différents de ce qu'ils pensoient être la veille. Pour moi, j'appris cette nouvelle par l'abbé de Grignan. Je vous avoue qu'elle me toucha droit au cœur. J'allai à leur porte dès le soir ; on ne les voyoit point en public. J'entraï, je les trouvai tous les trois. M. de Pomponne m'embrassa, sans pouvoir prononcer une parole ; les dames ne purent retenir leurs larmes, ni moi les miennes : ma fille, vous n'auriez pas retenu les vôtres. C'étoit un spectacle douloureux.

La circonstance de ce que nous venions de nous quitter à Pomponne d'une manière si différente augmenta notre tendresse. Enfin, je ne puis vous représenter cet état. La pauvre madame de Vins

que j'avois laissée si fleurie, n'étoit pas reconnoissable ; je dis pas reconnoissable : une fièvre de quinze jours ne l'auroit pas tant changée. Elle me parla de vous, et me dit qu'elle étoit persuadée que vous sentiriez sa douleur, et l'état de M. de Pomponne ; je l'en assurai. Nous parlâmes du contre-coup qu'elle ressentoit de cette disgrâce ; il est épouvantable, et pour ses affaires, et pour l'agrément de sa vie et de son séjour, et pour la fortune de son mari. Elle voit tout cela bien douloureusement. M. de Pomponne n'étoit point en faveur ; mais il étoit en état d'obtenir de certaines choses ordinaires, qui font pourtant l'établissement des gens. Il y a bien des degrés au-dessous de la faveur des autres, qui font la fortune des particuliers. C'étoit aussi une chose bien douce de se trouver naturellement établie à la cour.

O Dieu ! quel changement ! quel retranchement ! quelle économie dans cette maison ! Huit enfants ! n'avoir pas eu le temps d'obtenir la moindre grâce ! Ils doivent trente mille livres de rente : voyez ce qui leur restera : ils vont se réduire tristement à Paris, à Pomponne. On dit que tant de voyages, et quelquefois des courriers qui attendoient, même celui de Bavière qui étoit arrivé le vendredi, et que le roi attendoit impatiemment, ont un peu attiré ce malheur. (1) Mais vous comprendrez aisément ces conduites de la Providence, quand vous saurez que c'est M. le président Colbert qui a la charge. Comme il est en Bavière, son frère la fait en attendant, et lui a écrit en se réjouissant, et pour le surprendre, comme si on s'étoit trompé au-dessus de la lettre : *A monsieur, monsieur Colbert, ministre et secrétaire d'Etat.* J'en ai fait mes compliments dans la maison affligée ; rien ne pouvoit être mieux. Faites un peu de réflexion à toute la puissance de cette famille, et joignez les pays étran-

(1) Les mémoires et lettres des contemporains s'accordent à attribuer la disgrâce de Pomponne à sa négligence. Comment n'a-t-on pas remarqué que Louis XIV, dans un mémoire écrit de sa main, et que rapporte Voltaire, a lui-même expliqué le renvoi de ce ministre : " Tout ce qui passoit par lui perdoit de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un roi de France qui n'est pas malheureux." Au surplus, outre que Pomponne avait le tort de tenir aux jansénistes, Louvois et Colbert, quoique ennemis, travaillèrent tous deux à sa perte, le premier pour mettre à sa place M. Courtin, son ami ; le second, pour y porter son frère, Colbert de Croissi. Ce fut ce dernier qui réussit.

gers à tout le reste, et vous verrez que tout ce qui est de l'autre côté, où l'on se marie, ne vaut point cela.

Ma pauvre enfant, voilà bien des détails et des circonstances ; mais il me semble qu'ils ne sont point désagréables dans ces sortes d'occasions ; il me semble que vous voulez toujours qu'on vous parle : je n'ai que trop parlé. Quand votre courrier viendra, je n'ai plus à le présenter. C'est encore un de mes chagrins de vous être désormais inutile : il est vrai que je l'étois déjà par madame de Vins ; mais on se rallioit ensemble. Enfin, ma fille, voilà qui est fait, voilà le monde. M. de Pomponne est plus capable que personne de soutenir ce malheur avec courage, avec résignation et beaucoup de christianisme. Quand d'ailleurs on a usé comme lui de la fortune, on ne manque point d'être plaint dans l'adversité.

Encore faut-il, ma très-chère, que je vous dise un petit mot de votre petite lettre ; elle m'a donné une sensible consolation : j'ai vu la santé du petit très-confirmée, et la vôtre, ma chère enfant, dont vous me dites des merveilles. Vous m'assurez que je serois bien contente si je vous voyois : vous avez raison de le croire. Quel spectacle charmant de vous voir appliquée à votre santé, à vous reposer, à vous restaurer ! c'est un plaisir que vous ne m'avez jamais donné. Vous voyez que ce n'est pas inutilement que vous prenez ce soin, le succès en est visible ; et, quand je me tourmente ici de vous inspirer la même attention, vous sentez bien que j'ai raison.

A Paris, vendredi 26 janvier 1680.

Je veux commencer par votre santé ; c'est ce qui me tient uniquement au cœur. C'est sans préjudice de cette continuelle pensée que je vois, que j'entends et que je prends intérêt à toutes les choses de ce monde : elles sont plus proches ou plus loin de moi, selon qu'elles ont plus ou moins de rapport à vous ; vous me donnez même l'attention que j'ai aux nouvelles. Je vous trouve bien dorlotée, bien mitonnée, ma chère enfant ; vous n'êtes point dans le tourbillon, je suis en repos pour votre repos ; mais je n'y suis pas pour cette chaleur et cette pesanteur, et cette douleur sans bise, sans fatigue. Je voudrois bien un peu plus d'éclaircissement sur un point si important : tant de soins qu'on a de vous ne sont pas sans raisons, ni par

pure précaution. Je souhaite que vous soyez changée sur l'écriture, et que ce soit sincèrement que vous ne vouliez plus vous tuer avec votre écritoire; confirmez-moi cette bonne opinion de vous, et en nul cas ne m'écrivez de grandes lettres; vous m'en écrivez assez, et trop. Montgobert s'acquitte très-bien du reste, et, comme je vous ai dit, elle peut même vous soulager de dicter. Je voudrais qu'elle mêlât un mot du sien sur le sujet de votre santé.

J'ai reçu enfin une lettre de mon fils: il est à Nantes; il n'a été que vingt jours à son voyage; il n'a fait que quatre-vingt-dix lieues de Bretagne, au mois de janvier, pour solenniser la fête des Rois, sans aucun amour. Je lui mande qu'il se garde bien de dire cela à d'autres, et que, pour ne pas se décrier, il faut qu'il laisse entendre une passion vraie ou fausse; sans cela il paroîtra plus Breton que tous les Bretons. Je le prie aussi de ne point demeurer à Nantes pour nos affaires; elles ne sont plus vraisemblables, et je serois fort fâchée que l'on me crût assez sotté ou assez avare pour préférer des affaires de rien à la nécessité de faire sa cour, dans une occasion comme celle-ci. Il me paroît embarrassé; mais enfin il reviendra assez tôt pour partir avec M. de Chaulnes. Voyez ma bonté: je lui ai retenu une place dans son carrosse.

En vérité, je ne me souviens plus du petit de Honor; je vous laisse le soin, et à votre frère, de ces anciennes dates. Sans la présence de Mademoiselle, j'aurois renoncé mademoiselle d'Épernon; je dis ce jour-là, et toujours, ces sottises que vous appelez jolies, et c'est tout ce qu'on peut faire pour les adoucir. Vous voulez tirer de ce rang le compliment que je fis à madame de Richelieu: je le veux bien; car il ressemble à ce que lui auroit dit M. de Grignan; j'y pensai. Voilà justement de ces choses qui lui viennent quand il parle et quand il écrit: c'est ce qui fait que ses lettres font toujours deux mois durant l'ornement de toutes les poches. Madame de Coulanges avoit encore hier la sienne, et la montre: cela n'est-il pas plaisant? Au reste, ma très-chère, ne comptez point tant que vous soyez où vous devez être, que vous ne comptiez encore que vous devez être quelquefois ici: c'est votre pays, et celui de M. de Grignan; et je vivrois bien tristement, si je n'espérois de vous y revoir

cette année. M. de Rennes (1) vous garde votre appartement, et nous donnera pourtant tout le temps d'y faire travailler. Vous ne m'avez aucune obligation de cette société; ce n'en est point une, c'est un homme admirable; il ne pèse rien, non plus que ses gens; sa conversation est légère; on le voit peu; il trotte assez, et ne hait pas d'être dans sa chambre; on le souhaite; il ne ressemble pas à feu M. du Mans (2); enfin, il est tel que, si on souhaitoit quelqu'un qui ne fût pas vous, ce seroit un autre comme celui-là. Il m'a priée déjà plusieurs fois de vous faire bien des compliments, et de vous dire que, quelque joie qu'il ait d'être ici, il m'aime trop pour n'avoir pas beaucoup d'envie de vous quitter la place.

On ne parle plus de madame de Soubise, on n'y pense même déjà plus. Vraiment, il y a bien d'autres affaires, et je crois que je suis folle de m'amuser à parler d'autre chose. Il y a deux jours que l'on est assez comme le jour de Mademoiselle et de M. de Lauzun: on est dans une agitation, on envoie aux nouvelles, on va dans les maisons pour en apprendre, on est curieux; et voici ce qui a paru, en attendant le reste. (3)

M. de Luxembourg étoit mercredi (24 janvier) à Saint-Germain, sans que le roi lui fit moins bonne mine qu'à l'ordinaire. On l'avertit qu'il y avoit contre lui un décret de prise de corps: il voulut parler au roi; vous pensez ce qu'on dit. Sa Majesté lui dit que, s'il étoit innocent, il n'avoit qu'à s'aller mettre en prison, et qu'il avoit donné de si bons juges pour examiner ces sortes d'affaires, qu'il leur en laissoit toute la conduite. M. de Luxembourg pria qu'on ne l'y menât point, et en effet il monta aussitôt en carrosse, et s'en vint chez le P. de la Chaise. Mesdames de Lavardin et de Mouci,

1. L'évêque de Rennes (*Jean-Baptiste de Beaumanoir*) occupait dans ce temps-là l'appartement de madame de Grignan, à l'hôtel de Carnavalet.

2. Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, évêque du Mans

3. La Voisin, la Vigoureux et un prêtre nommé le Sage, connus à Paris comme devins, joignirent à cette jonglerie le commerce Secret des poisons. Les pièces de leur procès sont conservées à la bibliothèque de l' Arsenal. On y voit figurer la comtesse de Soissons et la duchesse de Bouillon, deux nièces du cardinal de Mazarin, la comtesse du Roure, mademoiselle de Polignac, le marquis de Feuquières, le marquis de Sesnac, le duc de Vendôme, de Ruvigny, Chaulieu, la marquise de Fontel, le duc de Luxembourg, Pierre Bonnard, son intendant, etc., etc. Les charges aggravantes ne furent point épargnées contre la comtesse de Soissons et le duc de Luxembourg.

qui venoient ici, le rencontrèrent dans la rue Saint-Honoré, assez triste dans son carrosse. Après avoir été une heure aux jésuites, il fut à la Bastille, et remit à Bèzemaux (*le gouverneur*) l'ordre qu'il avoit apporté de Saint Germain. Il entra d'abord dans une assez belle chambre. Madame de Meckelbourg vint l'y voir, et pensa fondre en larmes ; elle s'en alla, et, une heure après qu'elle fut sortie, il arriva un ordre de le mettre dans une des horribles chambres grillées qui sont dans les tours, où l'on voit à peine le ciel, et défense de voir qui que ce fût. Voilà, ma fille, un grand sujet de réflexion : songez à la fortune brillante d'un tel homme, à l'honneur qu'il avoit eu de commander les armées du roi, et représentez-vous ce que ce fut pour lui d'entendre fermer ces gros verrous ; et s'il a dormi par excès d'abattement, pensez au réveil. Personne ne croit qu'il y ait du poison à son affaire. (1) Je vous assure que voilà une sorte de malheur qui en efface bien d'autres.

Madame de Tingry est ajournée pour répondre devant les juges. Pour madame la comtesse de Soissons, elle n'a pu envisager la prison ; on a bien voulu lui donner le temps de s'enfuir, si elle est coupable. Elle jouoit à la bassette mercredi ; M. de Bouillon entra ; il la pria de passer dans son cabinet, et lui dit qu'il falloit sortir de France, ou aller à la Bastille : elle ne balança point ; elle fit sortir du jeu la marquise d'Alluye ; elles ne parurent plus. L'heure du souper vint ; on dit que madame la comtesse soupoit en ville : tout le monde s'en alla, persuadé de quelque chose d'extraordinaire. Cependant, on fit beaucoup de paquets, on prit de l'argent, des pierreries ; on fit prendre des juste-au-corps gris aux laquais et aux cochers ; on fit mettre huit chevaux au carrosse. Elle fit placer auprès d'elle dans le fond la marquise d'Alluye, qu'on dit qui ne vouloit pas aller, et deux femmes de chambre sur le devant. Elle dit à ses gens qu'ils ne se missent point en peine d'elle, qu'elle étoit innocente ; mais que ces coquines de femmes avoient pris plaisir à la nommer : elle pleura : elle passa chez madame de Carignan, et sortit de Paris à trois heures du matin. On dit qu'elle va à Namur.

(1) L'humiliation du maréchal de Luxembourg fut l'ouvrage de Louvois, qui ne lui pardonnoit pas d'avoir cessé d'être de ses amis et de s'être rapproché de Colbert et de Seignelav.

Vous croyez qu'on n'a pas dessein de la suivre. On ne laissera pas de faire son procès, ne fût-ce que pour la justifier : il y a bien des noirceurs dans ce que dit la Voisin. Le duc de Villeroi paroît très-affligé, ou, pour mieux dire, ne paroît pas, car il est enfermé dans sa chambre, et ne voit personne. Peut-être vous dirai-je encore quelque nouvelle avant que de fermer cette lettre.

Madame de Vibraye a repris le train de sa dévotion, Dieu n'a pas voulu qu'elle ait passé sa vie, comme vous dites fort bien, avec ses ennemis. Madame de Buri fait fort joliment tourner son moulin à paroles. Si on voit la princesse (*de Conti*) à Paris, madame de Vins désire que j'y aille avec elle. Pomenars a été taillé, vous l'ai-je dit ? Je l'ai vu ; c'est un plaisir que de l'entendre parler sur tous ces poisons : on est tenté de lui dire : Est-il possible que ce seul crime vous soit inconnu ? Volonne dit son avis comme un autre, admirant le commerce qu'on a eu avec ces *coquines*. La reine d'Espagne est quasi aussi enfermée que M. de Luxembourg. Madame de Villars mandoit l'autre jour à madame de Coulanges que, si ce n'étoit pour l'amour de M. de Villars, elle ne passeroit point son hiver à Madrid. Elle fait des relations fort jolies et fort plaisantes à madame de Coulanges, croyant bien qu'elles iront plus loin. Je suis fort contente d'en avoir le plaisir, sans être obligée d'y répondre. Madame de Vins est de mon avis. M. de Pomponne est allé pour trois jours respirer à Pomponne ; il a tout reçu, il a tout rendu : voilà qui est fait. Il me serre toujours le cœur, quand il me demande si je ne sais point de nouvelles : il est ignorant comme sur les bords de la Marne : il a raison de calmer son âme tant qu'il pourra. La mienne a été fort émue, aussi bien que celle de l'abbé, de ce que vous écriviez de votre main : vous ne l'avez pas senti, ma chère enfant, il est impossible de le lire avec des yeux secs. Eh ! bon Dieu ! vous compter *bonne à rien et inutile partout* à quelqu'un qui ne compte que vous dans le monde : comprenez l'effet que cela peut faire. Je vous prie de ne plus dire de mal de votre humeur ; votre cœur et votre âme sont trop parfaits pour laisser voir ces légères ombres. Epargnez un peu la vérité, la justice, et mon seul et sensible goût : ma chère enfant, je ne compterai point ma vie que je ne me retrouve avec vous.



Veut-on savoir l'origine peu poétique du qualificatif *Isabelle* pour déterminer certaine couleur de cheval ?

On prétend que l'archiduchesse Isabelle— dont le mari faisait le siège d'Ostende, fit vœu de ne pas changer de chemise avant la prise de la ville...qui eut lieu après plus de trois ans.

Le nom de la princesse serait resté à la couleur que prit sa chemise dans cet intervalle. Se dit en effet d'un jaune pâle d'une teinte particulière.

LA JURIDICTION D'UN PASTEUR ECCLÉSIASTIQUE.

M. le juge Taschereau, dans le motivé d'un jugement tout récemment rendu, en a précisé la formule avec une sagacité et un esprit de justice qui ont satisfait les catholiques qu'animait l'espoir d'une solution équitable.

Nous aimons à reproduire dans ce discours remarquable un passage qui est en parfaite conformité avec notre manière de penser.

« Il me semble certain que le défendeur (l'évêque) a le droit et le devoir de dénoncer à ses ouailles et de condamner des livres, des journaux ou des écrits dangereux au point de vue de la morale, ou du dogme ou de la discipline religieuse, ou de l'intérêt général des fidèles. Ce droit et ce devoir me semblent inhérents aux fonctions pastorales dans tout

culte religieux et dans tout pays civilisé. La morale publique, le bon ordre, la paix et la tranquillité des citoyens, ont tout à gagner de l'exercice de ce droit et de l'accomplissement de ce devoir. L'Etat lui-même ne peut que bénéficier de ces actes de police religieuse, sagement accomplis.

.....

« Ce pouvoir me paraît être de l'essence même de leur ministère et de leur mission (aux pasteurs. de tous les cultes.) Leur refuser civilement l'exercice de ce pouvoir serait compromettre gravement, sinon détruire tout-à-fait, la liberté des cultes, l'autorité de leurs ministres, et l'esprit de morale et de discipline indispensable à toute congrégation religieuse.

« Le père de famille exerce, sans conteste et pour le bien général, ce droit absolu de contrôle dans sa famille, lequel, pour être efficace, doit être armé du pouvoir de toute la sanction nécessaire. Le pasteur d'un troupeau religieux, avec le consentement de tous les individus qui le composent et qui s'y soumettent volontairement, doit exercer le même contrôle. En cela, l'Etat le protège et donne sa sanction civile et suprême aux actes légitimes de l'autorité religieuse, et par là même au consentement unanime de toute une aggrégation. L'Etat fait encore plus : il se protège lui-même, en donnant cette sanction ; il s'aide, pour le bien public,

de ce concours précieux d'un pouvoir purement spirituel, mais qui souvent, par les résultats de son intervention, épargne au gouvernement civil bien des mécomptes et bien des dangers que toutes les lois civiles, toutes les polices séculières et même toutes les armées du monde seraient impuissantes à conjurer."

∞ *Note mondain*. Une coutume adoptée dans la société élégante de New York tend à s'implanter dans les cercles montréalais. Elle a pour but d'alléger un peu les obligations sociales, agréables à la vérité, mais qui, en se multipliant, deviennent onéreuses pour plus d'une mère de famille, et même pour plus d'une femme du monde. A l'usage de faire une visite après chaque réception où l'on est invité, on substitue la formalité plus simple de laisser sa carte en partant, à l'issue de la fête à laquelle on a assisté.

Que les hospitalières maîtresses de maison qui verront inaugurer l'application de cette mode nouvelle cet hiver ne s'en formalisent donc pas.

D'ailleurs, l'innovation ne diminuera en rien, croyons-nous, l'agréable intimité du commerce mondain. Elle ne fera qu'affranchir les membres de la société d'une loi devenue tyrannique dans une grande ville comme Montréal.

∞ Un beau cadeau arrivé en retard pour la Kermesse est offert aux amateurs de livres rares,

M. Jules Lemaitre, dont l'agent avait négligé d'exécuter un ordre donné il y a trois mois, nous envoie lui-même un volume de ses *Impressions de Théâtre*, avec autographe. Cet ouvrage sera vendu au profit de l'Hôpital Notre Dame, à qui nous en donnera dix dollars. S'adresser à Mme Dandurand, 902 rue Dorchester.

∞ Voilà une aimable façon de payer... après échéance qui s'attire son pardon. Notre abonnée d'Arthabaska nous passera notre indiscretion, mais nous tenons à donner la lettre qui accompagne son envoi comme modèle à adopter pour les quittances, et aussi comme exemple à suivre :

"Le COIN DU FEU approche de sa troisième année, et n'a pas encore reçu un pauvre sou de votre humble abonnée. Mais la récitation quotidienne du *Pater* a enfin produit son effet. (Il y a des pécheurs si endurcis.) Vous qui devez dire si bien : 'comme nous pardonnons,' ayez pitié des malheureux retardataires. Le Pactole ne passe pas par ici, pas même le plus petit de ses affluents. Le sort ainsi l'ordonne. Sans doute, je suis coupable. J'ai fait comme les petits voleurs de pommes qui ont dévasté mon verger il y a quelque temps. Je me suis régalée de votre littérature exquise... à vos dépens, jusqu'à présent. Enfin, vous avez votre argent ; moi, j'ai soulagé ma conscience. Tout est bien qui finit bien."



Ce que Pensent les Fleurs.

Saynète enfantine, représentée à la Section des Beaux Arts, à la Kermesse, 1895.

PERSONNAGES.

LA JARDINIÈRE
LE TOURNE-SOL
LA ROSE
LA MARGUERITE

LE PAVOT
LA VIOLETTE
LE COQUELICOT
LE LIS

Des plantes aux larges feuilles sont disposées sur la scène, dissimulant le corps des enfants, dont la tête porte une coiffure représentant la fleur qu'ils personnifient. La jardinière entre en costume de paysanne, un arrosoir et un sécateur dans chaque main. Elle travaille ses arbustes tout en parlant.

La Jardinière. Eh bien, mes chères fleurs, vous êtes superbes ce matin. Vous avez donc passé une bonne nuit. Toi, mon bon tourne-sol, tu es toujours en extase devant le soleil, ton idole et ton modèle. Sois tranquille va ! tu lui ressembles joliment (*confidemment, au public*), comme la grenouille au bœuf ! et de loin les fourmis s'y méprennent. Seulement, le malheur, vois-tu, c'est que le soleil, lui, projette la lumière, et toi c'est de l'ombre que tu fais. Mais c'est égal, je t'aime comme ça. Et puis, d'ailleurs, ton ombre est utile à tout un petit monde d'insectes. Chacun a sa mission ici-bas. On ne peut pas tous être des soleils. N'est-ce pas, petite violette ? C'est ça qui n'a pas d'orgueil pour un sou ! Ton rôle, toi, c'est d'embaumer l'air que nous respirons. Eh bien, ce n'est pas une sinécure. Je te préviens que le nez hu-

main te doit une fière chandelle ; s'il n'avait pour se régaler que les émanations de ses villes enfumées ou l'arôme de sa soupe aux choux !... (*à la rose.*) Eh, mais que signifie, belle reine, cette mine langoureuse ? Pourquoi Votre Majesté courbette-elle ainsi la tête ? Le papillon d'or lui serait-il infidèle, et cet air penché a-t-il pour objet de toucher le cœur volage ? Hein, vilaine coquette ? Non, non ; redresse toi ; n'aie l'air de rien. (*en secret.*) Tu sais, les papillons c'est comme les hommes. Ils n'aiment bien que celles qui ne font d'eux aucun cas.

Et puis, mon vieux pavot ! tu es toujours content de ton sort ? Pourvu qu'il dorme ce gros bon-homme là, il est heureux ! Ce n'est pas sa faute, mais il est comme les gens qui ne trouvent rien de mieux que le sommeil pour occuper leurs loisirs. C'est un petit génie ! Il en faut comme cela, paraît-il, pour amuser les autres.

Bonjour, gentille marguerite ! es-tu assez fraîche et pimpante, dis ? après ton bain de rosée !

Et toi, espiègle, canaille, curieux de coquelicot, as-tu bientôt fini de fourrer ta tête mutine entre les haies épineuses, d'infester les champs honnêtes et de faire pester le moissonneur pratique ? Salut, beau lis ! Sois le bienvenu. L'aurore t'a vu naître ce matin, et l'aube virginale, en versant son rayon dans ton calice, t'a donné ton âme blanche.

(*Au public.*) Je ne vous apprendrai rien, mesdames et messieurs, en vous disant que les fleurs

ont un langage. Ce que vous savez moins, peut-être, c'est qu'elles pensent aussi.

Et c'est tout naturel... autrement, à quoi leur servirait un langage? La faculté de parler sans réfléchir est notre privilège exclusif... (*déposant son arrosior.*) Vous ne le croyez peut-être pas que les fleurs ont des sentiments. Eh bien, vous allez voir! (*elle tire un papier de la poche de son tablier.*) Ce n'est pas à celle qui en élève depuis vingt ans qu'on en montrera.

Mes fleurs n'ont pas de secrets pour leur jardinière. Je les connais comme une mère connaît ses enfants. Ainsi, voilà les ordres des clients les appelant à des sorts divers. Vous allez entendre leurs réflexions. (*Elle met ses lunettes, et lit :*) "Melle Rosalie, la cuisinière, commande un tourne-sol"...

Le Tourne-sol, offensé. Par exemple!

La Jardinière. Hein?

Le Tourne-sol. Ça ne me plaît pas, moi, d'aller mourir dans une cuisine.

La Jardinière (au public). Il a eu son heure de vogue autrefois. Ses succès l'ont gâté... Résigne-toi, mon pauvre ami, et ne dédaigne pas cette humble sympathie qui te reste. Elle te sera peut-être fidèle celle-là.

Le Tourne-sol (avec un soupir). C'est égal, c'est dur de déchoir!

Le Coquelicot. Laisse donc; la cuisinière te mettra sur sa fenêtre, et tu te consoleras en contemplant ton grand frère, le soleil.

La Jardinière (souriant). Qu'en dis-tu, tourne-sol?

Le Tourne-sol (avec dignité). Je ne réponds pas aux impertinences.

La Jardinière (lisant): "Monsieur Henri passera à sept heures prendre son bouquet"...le bouquet tout blanc qu'il offre chaque jour à sa fiancée.

La Rose rose. Singulière idée qu'ont tous ces étourdis de ne donner à leur belle que des fleurs blanches!

Le Coquelicot. C'est l'image de leur âme!

La Jardinière. Voyons, que lui donnerais-je aujourd'hui à M. Henri? Il n'y a plus de muguet; pas assez de roses blanches... le lis... je n'ose vraiment...

Le Lis. Je naquis avec la prière d'un cœur innocent qui me destine à la Madone.

La Jardinière. Ton sort est digne de toi, fleur céleste.

La Marguerite. Vous n'oublierez pas de me placer dans le bouquet d'un amoureux, je pense.

La Jardinière. Cela ne se peut pas, mignonne; tu n'es pas une fleur toute blanche, vois-tu.

Le Coquelicot. C'est à cause de ta verrue.

La Marguerite (indignée). Ma verrue!

La Jardinière (amusée). Silence, coquelicot!

La Marguerite. J'ai un cœur d'or... le beau malheur! l'espèce humaine s'en vanterait.

La Jardinière (elle relève ses lunettes). Et puis, d'ailleurs, petite capricieuse, tes arrêts ont brouillé plus d'amoureux qu'ils n'en ont mis d'accord. Tu ne dis jamais deux fois la même chose.

La Marguerite. Est-ce ma faute si le cœur de l'homme est variable?

La Jardinière. Justement; n'inquiétons pas l'heureuse fiancée. N'est-ce pas ton idée sage, pavot?

Le Pavot. Mon idée, c'est que les hommes n'ont pas besoin de nous pour leur fournir des prétextes de se quereller.

La Jardinière. Pauvre pavot! Je vous l'ai dit, ce n'est pas une lumière; maintenant (*abaissant ses lunettes, et lisant*): "Rosette, la petite couturière, demande un bouquet de deux sous." Qui veut y aller?

Toutes les fleurs. Pas moi!

La Violette. Moi, je veux bien.

La Jardinière. Bien, petite violette. Sa joie sera ta récompense. Tu ne voudrais pas, toi, belle rose?

La Rose (avec langueur.) Oh, cela m'est égal! Ce ne serait qu'une injustice de plus, faite à ma famille. L'autre jour n'avez-vous pas mis la plus jolie de mes sœurs à la boutonnière d'un vieux garçon?

Le Coquelicot. Si vous croyez que c'est bien plus amusant d'être à la ceinture d'une vieille fille! Mon frère aîné y a péri suffoqué dans l'espace de deux minutes....

La Jardinière. Ah! voilà qui n'est pas clair par exemple. (*lisant*): "Les élèves de l'école vous prient de leur préparer un bouquet qu'ils veulent offrir à leur maître." Mais c'est qu'il y a

bouquet et bouquet ! J'en ai de deux sous pour la jeune ouvrière et j'en vends pour trois piastres aux jolis damoiseaux. Ces écoliers ne sont pas riches, et tout de même pour leur maître...

Le Coquelicot. Donnez-leur donc des pavots. Pour des gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent cela fera l'affaire.

Le Pavot (courroucé). Tais-toi, petit polisson ! Personne n'a encore songé à te demander, toi.

Le Coquelicot. Tiens, je te croyais endormi !

Le Pavot. Tu devrais rougir d'oser insulter tes supérieurs.

Le Coquelicot. Rougir ? Regarde moi donc. Est-ce que je le puis ?

La Jardinière. Le pavot d'ailleurs a l'honneur d'être retenu par un savant professeur, de chimie.

Le Pavot. Tu vois bien, bavard !

Le Coquelicot. Oui, c'est pour en faire de l'opium, c'est-à-dire de l'essence d'abrutissement.

La Jardinière. Monsieur le Coquelicot, vous êtes une mauvaise langue. L'extrait du pavot n'est malfaisant que pour ceux qui en abusent. Autrement il est très utile, et Monsieur le professeur donnerait cent de vos pareils pour un seul comme votre voisin.

(Toutes les fleurs éclatent de rire.)

La Jardinière. Eh ! qu'est-ce qui vous fait rire ?

Le Tourne-sol (riant). Ah ! voilà bien les hommes !

La Jardinière. Comment ?

La Rose. Fi ! l'engeance pratique !

La Marguerite. L'utile ! Utilité ! voilà le dada des humains. Ils écrasent les fleurs et cueillent... les légumes !

La Violette. Moi je trouve que le plus joli moyen d'être utile c'est d'être agréable.

La Jardinière. Je suis payée pour être de ton avis, ma petite !

Le Coquelicot. Personne ne me réclame. C'est donc congé pour moi aujourd'hui ?

La Jardinière. Nenni. On demande une profusion de coquelicots pour orner la table à une fête d'enfants.

Le Pavot. C'est bien fait ! Tu seras étranglé par ces petits barbares.

Le Coquelicot. Qu'importe ! j'aime mieux cela que ton vieux savant. Vive la gaîté !

La Jardinière. (tirant une énorme paire de ciseaux de sa ceinture.) Allons, mes enfants. Assez bavarder. Moi je m'en vais sarcler ; vous, allez charmer et plaire. (Elle fait mine de couper les tiges, et les fleurs s'affaissent les unes après les autres.) Chacun à son devoir et le Bon Dieu sera content.

(Le rideau tombe pendant qu'elle coupe ses fleurs.)

M^{me} Dandurand.

L'Idéal d'une Artiste

Une jeune femme bien connue à Montréal comme une brillante pianiste épousa récemment un citoyen de New-York. Durant son séjour dans la métropole américaine, son mari lui dit de chercher dans la grande ville et de choisir un piano droit, lui laissant carte blanche pour cet objet. Elle en profita pour visiter nombre de magasins. De retour à la maison, on lui demanda si elle avait trouvé ce qu'elle désirait.

—J'ai, dit-elle, trouvé plusieurs instruments magnifiques, mais vraiment, si vous me laissez à mon choix, je préférerais un piano "Pratte."

—Et qu'est-ce qu'un "Pratte" ?

—C'est un piano fabriqué à Montréal.

—Eh mon Dieu ! répondit le mari étonné, est-ce qu'il n'y a pas assez de bons pianos américains pour ne pas se dispenser d'un piano canadien ; d'autant plus que je n'ai jamais entendu parler du piano "Pratte".

—Eh bien ! répliqua-t-elle, le piano "Pratte" possède quelques particularités artistiques qu'on ne trouve pas dans les autres pianos. Je puis juger d'un bon piano aussitôt que je le touche, et le piano "Pratte" est celui que je préfère par-dessus tout.

Et, la semaine dernière, tous les deux vinrent aux salles de ventes "Pratte," No 1676 rue Notre Dame, Montréal, accompagnés de plusieurs artistes, avec lesquels ils passèrent une couple d'heures à examiner au-delà de vingt pianos "Pratte". Avant de quitter la ville ils en avaient acheté un, et l'avaient payé comptant, en donnant les instructions nécessaires pour l'expédier. Ceci est un des nombreux exemples de préférence marquée des artistes pour les pianos "Pratte," un instrument qui fait honneur à l'art canadien.

A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,



Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

Hotel Victoria . .

 **QUEBEC.**

Chambres en suite, avec bains,
etc. etc.,

PRIX MODERES.

Une tasse de cafe obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable ; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicier.

Sirop de Terebenthine de Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foie et autres Emmattements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.